

L'ULTIMATUM DE 2032

Chronique de la Pax Eurasiatica



L'ULTIMATUM DE 2032.....	1
PROLOGUE : LE SILENCE DE WASHINGTON.....	3
CHAPITRE 1 : LES ENFANTS DE LA FRANCE.....	5
CHAPITRE 2 : LA NOTE DE WASHINGTON.....	9
CHAPITRE 3 : L'OURS SE RÉVEILLE.....	13
CHAPITRE 4 : LE DOIGT SUR LE BOUTON.....	17
CHAPITRE 5 : LA TRAHISON NÉCESSAIRE.....	21
CHAPITRE 6 : L'HIVER EUROPÉEN.....	25
CHAPITRE 7 : LE PLAN PHÉNIX.....	29
CHAPITRE 8 : LE SOLEIL DE CADARACHE.....	32
CHAPITRE 9 : LES OMBRES DE LA PAIX.....	36
CHAPITRE 10 : L'EXTENSION AUSTRALE.....	40
CHAPITRE 11 : LE DRAGON D'ACIER.....	44
CHAPITRE 12 : L'APPEL DU QUÉBEC.....	48
CHAPITRE 13 : LA LIGNE ROUGE.....	52
CHAPITRE 14 : LA CITADELLE DIGITALE.....	56
CHAPITRE 15 : PAX EURASIATICA.....	60
ÉPILOGUE : LE PASSEPORT ROUGE.....	63

PROLOGUE : LE SILENCE DE WASHINGTON

14 Janvier 2032

Washington D.C., États-Unis.

23h45, heure locale.

La pluie battait les vitres blindées de l'aile ouest de la Maison-Blanche, noyant la capitale fédérale dans un flou grisâtre et glacial. Pour l'Amiral Henri de Castries, chef de la mission militaire française aux États-Unis, ce déluge ressemblait étrangement à un enterrement.

Il n'avait pas été reçu dans le bureau Oval. Ni même dans la *Situation Room*. Non, l'entrevue avait eu lieu dans un salon annexe, presque anonyme, avec le Conseiller à la Sécurité Nationale, Thomas Wayne. Pas de café, pas de protocole, pas de sourires diplomatiques. Juste deux hommes fatigués qui se connaissaient depuis vingt ans et qui savaient que le monde venait de changer d'axe.

Wayne se tenait debout près de la cheminée éteinte, un dossier bleu marine à la main. Il ne l'avait pas ouvert une seule fois. Il n'en avait pas besoin.

— Vous ne pouvez pas faire ça, Tom, dit Henri, brisant un silence qui durait depuis une minute interminable. Pas maintenant. Les Russes ont massé trois cent mille hommes à la frontière polonaise. Kiev est à bout de souffle. Si vous retirez le groupe aéronaval de Méditerranée, c'est un signal vert pour Moscou.

L'Américain soupira, un son lourd, chargé de lassitude. Il posa le dossier sur la table basse en acajou.

— Ce n'est pas un retrait, Henri. C'est un redéploiement. Taïwan est sous blocus depuis trois jours. Nos satellites voient des mouvements de silos en Chine du Nord. Le Président a été clair : nous ne pouvons pas être partout.

— L'Europe va tomber, lâcha l'Amiral français d'une voix blanche.

Wayne se tourna enfin vers lui. Son regard était froid, dénué de la compassion habituelle des alliés d'autrefois.

— L'Europe a eu le choix, Henri. Il y a six mois, à Genève. Poutine a proposé un gel des frontières et la neutralité de la Mer Noire. Nous étions prêts à signer. Qui a refusé ? Qui a hurlé à la trahison morale ? Berlin. Varsovie. Bruxelles. Ils ont voulu jouer aux durs sans avoir les munitions pour tenir trois jours.

— Ils comptaient sur vous.

— C'était leur erreur. Le contribuable américain ne paiera pas pour l'orgueil de l'Allemagne. L'Atlantique est devenu un musée, Henri. Notre avenir est dans le Pacifique.

Wayne s'approcha et baissa la voix, comme pour une confidence qui n'aurait jamais dû

franchir ces murs.

— Voici l'ultimatum, officieux. Transmets-le à l'Élysée, et seulement à l'Élysée. Vous avez soixante-douze heures pour convaincre vos partenaires européens d'accepter les conditions russes. Si vous échouez, si l'Europe choisit la guerre... nous ne viendrons pas. L'Article 5 est mort ce soir.

Henri de Castries sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il revit les visages des diplomates européens, leurs certitudes, leurs discours enflammés sur les "valeurs" et la "victoire inéluctable". Ils étaient des somnambules marchant vers le précipice.

— Et la France ? demanda Henri. Si tout s'effondre ?

L'Américain lui tendit la main, un geste d'adieu définitif.

— La France a toujours su survivre, mon vieux. Vous avez la Bombe. Vous avez une armée. Les autres... que Dieu leur vienne en aide.

L'Amiral sortit sous la pluie battante sans ouvrir son parapluie. Sa voiture diplomatique l'attendait. En s'asseyant sur la banquette arrière, il sortit son téléphone sécurisé. Il composa un numéro crypté, direct vers le Ministère des Armées à Paris.

Il pensa à ses enfants. Il pensa aux milliers de jeunes soldats stationnés en Roumanie et en Estonie. Il pensa à la phrase qu'il allait devoir prononcer, celle qui allait signer l'arrêt de mort d'une civilisation.

— Allô, Monsieur le Ministre ? C'est De Castries... Ils nous lâchent. C'est fini. Préparez-vous.

Dans la nuit de Washington, les lumières du Capitole semblaient vaciller. L'ère de l'Occident venait de s'éteindre. L'ère du feu allait commencer.

CHAPITRE 1 : LES ENFANTS DE LA FRANCE

15 Janvier 2032

Paris, Balard (Ministère des Armées).

06h00, heure locale.

Paris ne s'éveillait pas ; elle semblait émerger péniblement d'un cauchemar de pierre et de brume. Une pluie fine et glaciale, pareille à des larmes d'acier, fouettait les flancs immenses de l'Hexagone Balard. Vu du ciel, le complexe n'était plus un simple bâtiment administratif, mais une forteresse blanche posée en sentinelle au bord du périphérique, un dernier rempart de raison face à la folie qui grondait aux frontières du monde.

Au sixième sous-sol, loin du regard des hommes, l'air avait le goût de la poussière électrique et des secrets trop lourds. C'était le Centre de Planification et de Conduite des Opérations (CPCO).

Marc Sévénié, le Ministre des Armées, reposa brutalement le combiné sécurisé rouge. La ligne directe avec l'Élysée venait de couper. Ses jointures étaient blanches.

— Il hésite, lâcha-t-il, la voix tremblante de rage contenue.

Le Général Pierre Valéry, Chef d'État-Major des Armées, se tenait près de la carte numérique où la marée rouge des troupes russes s'amassait à la frontière polonaise. Il se tourna vers le Ministre.

— Le Président ?

— Montaigne a peur, Pierre. Il parle de "temporisation diplomatique". Il pense qu'on peut encore calmer le jeu avec des sanctions et des mots doux. Il ne voit pas que Berlin est déjà en train de charger ses fusils. Si la France montre le moindre signe de faiblesse maintenant, les Russes iront jusqu'à l'Atlantique.

Sévénier s'approcha de la carte, fixant les points rouges comme s'il voulait les brûler par la force de sa volonté. Il était un "faucon", un homme convaincu que seule la démonstration de force pouvait préserver la paix. Pour lui, la guerre n'était pas un but, mais la menace de la guerre était le seul outil restant.

— De Castries a confirmé le retrait américain ? demanda Valéry.

— L'Article 5 est mort cette nuit. Nous sommes seuls. C'est pour ça que je dois parler ce soir.

— Le Président vous l'a interdit ?

— Il m'a dit : "Pas de provocation, Marc. Ne jetez pas d'huile sur le feu."

Sévénier eut un rire amer.

— Il se trompe. Le feu est déjà là. Si je ne dis pas aux Français ce qui arrive, ils se réveilleront demain sous les bombes en pensant que c'est un exercice. Je dois briser leur insouciance. Je dois leur faire peur pour les ressouder. Si Moscou voit que la France est prête à saigner, Poutine hésitera. C'est notre seule chance de dissuasion.

— Ou alors, dit doucement Valéry, vous allez déclencher l'incendie que vous voulez éteindre.

Sévénie ajusta sa cravate devant le reflet sombre d'une vitre blindée.

— C'est un risque que je prends. Préparez les éléments de langage. Je veux que ce soit brutal. Réel. Pas de langue de bois.

20h00.

Plateau du Journal Télévisé de TF1.

L'atmosphère sur le plateau était électrique. Marc Sévénie, le visage grave, faisait face à la présentatrice vedette. Il savait que dans les coulisses de l'Élysée, Adrien Montaigne devait être devant son écran, les dents serrées, priant pour que son Ministre reste mesuré.

Sévénie n'avait pas l'intention d'être mesuré. Il voulait être lucide.

— Monsieur le Ministre, commença la journaliste, l'Europe retient son souffle. Des rumeurs de mobilisation circulent. La France va-t-elle rejoindre la "Grande Coalition pour la Liberté" que réclame Berlin ?

Sévénie prit une inspiration. Il regarda la caméra. Il voulait réveiller le lion français, piquer son orgueil pour le préparer au combat.

— Madame, nous avons vécu trente ans dans un jardin, protégés par des murs que d'autres gardaient pour nous. Nous avons cru que l'Histoire était finie, que la paix était un dû. Ce soir, je suis venu vous dire que les murs sont tombés.

Le silence sur le plateau s'épaissit.

— L'heure n'est plus aux illusions diplomatiques. À l'Est, ce n'est pas une opération de police qui se prépare, mais un conflit de haute intensité. Une guerre industrielle, brutale, telle que nous n'en avons pas connu depuis 1945.

Il se pencha en avant, ses yeux cherchant à traverser l'écran pour saisir chaque citoyen.

— Nos alliés allemands et polonais parlent de victoire rapide. Ils parlent de croisade morale. Mais la guerre n'est pas une morale. C'est une épreuve de force. Et si la France décide d'entrer dans cette fournaise pour tenir son rang, je ne vous mentirai pas sur le prix à payer.

C'était le moment. La phrase choc. Celle qui devait servir d'électrochoc patriotique.

— Nous ne parlons pas de drones lointains ou de sanctions. Nous parlons de fer et de feu. Si nous choisissons la guerre, la France doit, dès ce soir, accepter l'idée terrible de **perdre ses enfants**.

La journaliste vacilla, le visage blême.

— Perdre ses... enfants ?

— Une génération, insista Sévénié, implacable. C'est le prix de la liberté face à un empire qui ne recule devant rien. Êtes-vous prêts à payer ce prix ? Car si nous n'y sommes pas prêts, alors nous avons déjà perdu.

Sévénie se tut. Il pensait avoir lancé un appel churchillien, un défi à la bravoure nationale. Il pensait avoir posé les bases de la dissuasion par la volonté.

Il ne savait pas qu'il venait de dégoupiller une grenade au milieu d'une foule.

20h45. Les coulisses du plateau.

Sévénie sortit du studio, vidé mais satisfait. Il avait dit la vérité. Il avait traité les Français en adultes.

Son attaché de presse, un jeune énarque d'ordinaire flegmatique, courut vers lui. Il était en sueur, son téléphone tremblant dans sa main.

— Monsieur le Ministre... C'est... C'est la catastrophe.

— Quoi ? Les Russes ont réagi ?

— Non. Les Français.

L'attaché lui tendit une tablette. Les bandeaux d'information défilaient en rouge vif, hystériques.

ALERTE INFO : PANIQUE SUR LES MARCHÉS ASIATIQUES APRÈS LE DISCOURS DE SÉVÉNIÉ.

CAC 40 FUTURES : -12% EN DIX MINUTES.

RUÉE SUR LES DISTRIBUTEURS : DES FILES D'ATTENTE DEVANT LES BANQUES À PARIS ET LYON.

#GUERRE #FUITE : LE MOT-DIÈSE EN TÊTE DES TENDANCES MONDIALES.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? balbutia Sévénié.

— Les gens ne retiennent pas le courage, Monsieur. Ils retiennent "Perdre ses enfants". Ils paniquent. Les serveurs de la BNP et de la Société Générale sont tombés sous l'afflux de connexions. Les gens vident leurs comptes. L'or s'envole. C'est un *bank run* national en direct.

Le téléphone de Sévénié sonna. Une sonnerie stridente, prioritaire. L'écran affichait : **PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.**

Sévénier décrocha lentement. La voix d'Adrien Montaigne n'était pas celle d'un chef de guerre. C'était celle d'un homme qui voyait le sol se dérober sous ses pieds.

— Vous avez vu, Marc ? hurla le Président, sa voix déformée par l'angoisse. Vous avez vu ce que vous avez fait ?

— J'ai voulu les préparer... j'ai voulu montrer notre résolution...

— Vous avez terrifié le pays ! On me signale des bouchons monstres aux sorties de Paris. Les gens fuient vers la campagne ! L'économie est à l'arrêt, vous entendez ? À l'arrêt ! Comment voulez-vous que je déclare la guerre demain si mon propre peuple est en train de s'effondrer financièrement et moralement ce soir ?

— Monsieur le Président, c'est une réaction épidermique, ça va se tasser, il faut tenir la ligne...

— Il n'y a plus de ligne ! coupa Montaigne. Vous vouliez dissuader Poutine ? Vous venez de lui montrer que nous sommes un château de cartes. Rentrez à Balard et taisez-vous. Je dois appeler le Gouverneur de la Banque de France avant que l'émeute n'éclate.

La ligne coupa.

Marc Sévénié resta seul dans le couloir froid, le téléphone muet à la main. Il avait voulu être Clemenceau. Il n'avait été que l'oiseau de mauvais augure.

Il regarda par la fenêtre du studio. Sous la pluie battante, les phares des voitures formaient déjà des rivières rouges ininterrompues sur le périphérique. L'exode avait commencé. La France n'allait pas se battre. Elle avait trop peur de perdre ce qu'il lui restait.

L'ultimatum avait commencé, et la France venait de cligner des yeux.

CHAPITRE 2 : LA NOTE DE WASHINGTON

16 Janvier 2032

Bruxelles, Le Berlaymont.

Le Conseil des Aveugles.

Bruxelles n'était pas une forteresse de pierre comme Paris. C'était une cité de verre et d'acier, une cathédrale transparente élevée à la gloire de la raison, des normes et du consensus. Mais cette nuit-là, sous l'assaut du vent du Nord, les vitres immenses du treizième étage semblaient dangereusement fines, une membrane dérisoire entre la chaleur feutrée des bureaux et la tempête qui grondait dehors.

Dans la Salle des Ombres — une pièce ovale insonorisée, coupée des réseaux civils —, l'air était climatisé, aseptisé, presque clinique. Ils étaient sept autour de la table en bois noir. Sept décideurs qui ne transpiraient pas.

L'Amiral Henri de Castries, représentant la France, était assis en retrait. Il ne regardait pas ses homologues, il regardait sa montre connectée sécurisée. Elle vibra contre son poignet. Une impulsion unique, discrète. Un message crypté venant directement du bunker de l'Élysée :

« ORDRE PRÉSIDENTIEL : NE RIEN SIGNER. NE RIEN PROMETTRE. ÉVALUEZ LEUR ÉTAT MENTAL. RAPPORT IMMÉDIAT. »

De Castries effleura l'écran pour accuser réception et releva les yeux. Il observa la Chancelière allemande, Erika Von Hollen. Elle ne tremblait pas. Elle ne pleurait pas. Elle consultait des graphiques sur sa tablette avec la précision d'un auditeur financier examinant une faillite. À côté d'elle, le Ministre polonais, Marek Kowalski, souriait avec mépris, comme un homme qui attend une bagarre qu'il est sûr de gagner.

La porte lourde s'ouvrit. Thomas Wayne, l'émissaire de Washington, entra.

Il n'avait pas l'allure d'un diplomate, mais celle d'un huissier venu saisir les meubles. Il posa un dossier bleu sur la table. Le bruit sec du papier contre le bois fut le seul son dans la pièce.

— Mesdames, Messieurs, dit Wayne d'une voix basse, sans préambule. Le Président a tranché. L'Aigle rentre au nid.

Il n'y eut pas de cri. Juste un silence froid, calculateur.

— Voici la Note de Washington, poursuivit l'Américain. Vous avez deux options. Option A : Vous acceptez les termes russes. Neutralité de l'Ukraine, démilitarisation de l'Est. C'est une humiliation politique, je le concède. Mais c'est la paix.

Il marqua une pause, scrutant les visages impassibles.

— Option B : Vous refusez. Vous choisissez la confrontation. Mais entendez-moi bien : si

vous tirez, vous serez seuls. L'US Navy a reçu l'ordre de faire demi-tour vers Guam. L'OTAN est une coquille vide depuis minuit.

Wayne attendit la réaction. Il s'attendait à de la peur, à des supplications.

Au lieu de cela, la Chancelière Von Hollen posa sa tablette. Elle ajusta ses lunettes avec un calme glacial. Elle regarda Wayne comme on regarde un employé incompetent que l'on s'apprête à licencier.

— C'est tout, Monsieur Wayne ? demanda-t-elle.

L'Américain cligna des yeux, surpris.

— C'est un abandon total, Madame la Chancelière. Vous ne semblez pas saisir la gravité...

— Je saisis parfaitement, coupa-t-elle d'un ton sec et professoral. Vous essayez de nous faire chanter avec une menace de retrait pour nous forcer à accepter un diktat russe. C'est une manœuvre de négociation très primitive.

Elle se leva et marcha vers la fenêtre, tournant le dos à l'émissaire.

— Parlons faits, Monsieur Wayne. Parlons chiffres. La Russie a un PIB équivalent à celui de l'Espagne. C'est un nain économique. Une station-service avec des armes nucléaires qu'ils n'oseront jamais utiliser.

Elle se retourna, un sourire condescendant aux lèvres.

— Vous parlez de guerre ? Avec quoi ? Nos services de renseignement sont formels. Leurs chars sont des antiquités soviétiques reconditionnées. Leurs puces électroniques viennent de contrebande chinoise de troisième choix. Nous, l'Union Européenne, nous représentons la première puissance commerciale du monde. Nous avons la supériorité technologique, industrielle et budgétaire.

Le Polonais, Kowalski, intervint, sa voix suintant l'arrogance martiale.

— Nos simulations sont claires. Si Moscou bouge une oreille, nos drones et notre aviation les renverront à l'âge de pierre en 72 heures. Ils bluffent. Poutine joue au poker avec une paire de deux. Et vous, les Américains, vous vous couchez. C'est pathétique.

Wayne secoua la tête, incrédule.

— Ce n'est pas du poker, c'est la guerre. Vous sous-estimez leur résilience. Vous sous-estimez leurs stocks cachés. L'Ours n'est pas mort, il hiberne.

— L'Ours est un clochard ! trancha Von Hollen, tapant du doigt sur le dossier américain. Si nous cédon à leur chantage, l'Euro s'effondre. La crédibilité de notre Marché Unique explose. Nous ne pouvons pas nous permettre économiquement de plier. Donc nous ne

plierons pas.

Elle jeta le dossier bleu par terre, comme un déchet.

— Dites à votre Président que l'Europe n'a pas besoin de l'Amérique pour gérer une puissance régionale en déclin. Nous rejetons l'ultimatum. Nous allons mobiliser nos forces et imposer la paix par la supériorité technique. C'est une question de logique.

Elle se tourna alors vers l'Amiral de Castries, resté muet dans l'ombre.

— La France est bien d'accord, Henri ? La première armée d'Europe ne va tout de même pas se laisser intimider par des statistiques russes falsifiées ?

Tous les regards convergèrent vers le Français. C'était le moment de vérité.

De Castries sentit son poignet vibrer à nouveau. Un second message : *LAISSEZ-LES S'ENFERMER. TAISEZ-VOUS.*

Il regarda Von Hollen. Il vit en elle non pas du courage, mais une *hubris* terrifiante. L'orgueil des technocrates qui pensent que la guerre obéit aux lois du marché. Ils allaient envoyer des jeunes gens mourir parce qu'ils avaient calculé que le PIB russe était trop faible pour gagner. Ils confondaient l'argent et l'acier.

Il pouvait les avertir. Il pouvait leur dire que les missiles *Zircon* se moquaient du PIB.

Mais il se souvint de l'ordre. *Ne rien signer. Observer.*

L'Amiral de Castries croisa les mains sur la table. Il offrit à la Chancelière un visage lisse, illisible, un masque de marbre.

— La France prend acte de votre analyse, Madame la Chancelière, dit-il simplement, d'une voix neutre.

Von Hollen prit ce constat clinique pour une adhésion.

— Bien. L'Europe est unie.

Thomas Wayne ramassa son dossier au sol. Il regarda les Européens avec un mélange de pitié et d'effroi. Il comprit qu'il ne servait à rien de discuter avec des gens qui vivaient dans une réalité alternative faite de courbes de croissance.

— Vous ne marcherez pas vers la victoire, dit l'Américain doucement. Vous marchez vers l'abattoir.

Il sortit. La porte lourde se referma sur le "Conseil des Aveugles".

Dehors, la pluie redoubla, frappant le verre fragile du Berlaymont. À l'intérieur, la Chancelière commanda du café et rouvrit ses tableurs Excel, persuadée d'avoir déjà gagné

la guerre. De Castries, lui, envoya un seul mot crypté à Paris :

SUICIDAIRES.

CHAPITRE 3 : L'OURS SE RÉVEILLE

18 Janvier 2032

Oblast de Smolensk, Bunker de Commandement "Zapad".

L'heure du Jugement.

La terre ne tremblait pas encore, mais le spectre électromagnétique hurlait déjà en silence. Dans les plaines infinies de l'Est, là où l'horizon se confond avec le néant blanc de l'hiver, deux conceptions du monde s'apprêtaient à s'entrechoquer.

Enterré à soixante mètres sous le permafrost, dans une cathédrale de béton et de câbles, le Maréchal Nikolaï Volkov attendait. Il n'était pas un homme de discours. C'était un homme de logistique et d'acier, un vétéran qui savait que la guerre ne se gagne pas avec des PowerPoint, mais avec des obus.

Devant lui, sur l'immense écran holographique, la "Grande Armée Européenne" s'avavançait.

C'était un spectacle impressionnant. Des colonnes de chars Leopard 3 et de Leclerc XLR, connectés en réseau, franchissaient la frontière polonaise. Dans le ciel, des escadrilles d'Eurofighter et de F-35, bardés de capteurs, scannaient l'horizon. Ils étaient persuadés de tout voir. Ils pensaient que leur "Bulle de Combat Cloud" leur donnait l'omniscience.

— Ils entrent dans la zone d'engagement, Maréchal, annonça un opérateur. Leurs radars de conduite de tir sont actifs. Ils cherchent des cibles.

Volkov eut un sourire triste. Les Européens cherchaient des chars et des avions. Ils cherchaient une guerre symétrique, "à la loyale".

— Ils ne trouveront que des fantômes, murmura Volkov. Coupez la lumière. Activez le protocole "Murmure".

Phase 1 : L'Aveuglement

À 10h00 précises, les écrans de contrôle de l'OTAN à Ramstein et à Varsovie clignotèrent. Puis, ils s'éteignirent.

Ce ne fut pas une explosion, mais une suffocation. Des milliers de terabytes de données poubelles inondèrent les serveurs logistiques européens. Au même instant, les satellites de communication occidentaux furent "éblouis" par des lasers terrestres ou brouillés par des interférences massives.

Dans les cockpits des F-35, les pilotes virent leurs liaisons de données (Data Link) passer au rouge. Plus de position des alliés. Plus d'image radar venant des AWACS. Les avions les plus sophistiqués du monde devinrent soudainement aveugles et sourds, isolés dans un ciel gris.

Phase 2 : La Saturation

— Ils sont confus, nota l'opérateur russe. Leurs formations se disloquent.

— Envoyez la nuée, ordonna Volkov.

Des forêts biélorusses et des steppes russes, ce ne sont pas des missiles hypersoniques qui surgirent d'abord. Ce furent des drones. Des milliers. Des *Geran-5* à hélice, lents, bruyants, fabriqués en plastique pour quelques centaines d'euros. Et avec eux, de vieux missiles soviétiques sortis de la naphtaline, sans charge explosive, juste là pour faire du nombre.

Sur les radars européens dégradés, c'était l'apocalypse. Des milliers de cibles fonçaient sur eux.

Les batteries de défense antiaérienne Patriot et Mamba, fleurons de la technologie occidentale, réagirent comme elles avaient été programmées : elles engagèrent la menace.

Le ciel s'illumina de traînées de fumée. Les missiles intercepteurs européens — des bijoux technologiques à deux millions d'euros pièce — s'élancèrent pour abattre des drones en polystyrène à cinq cents euros.

C'était une équation économique, et l'Europe était en train de la perdre à la vitesse du son.

Phase 3 : L'Épuisement

Six heures. Il fallut seulement six heures.

Dans le QG avancé de l'armée polonaise, un général blêmit en regardant son logisticien.

— Comment ça "Winchester" ?

— Nous sommes à sec, mon Général. Les batteries Patriot de la Vistule ont tiré toutes leurs munitions sur la première vague. Les stocks de réserve sont... vides.

— Vides ? Mais nous avons des livraisons prévues !

— En flux tendu, mon Général. Les usines en Allemagne ne peuvent produire que quatre missiles par mois. Nous venons d'en tirer trois cents en une matinée. Il n'y a plus rien dans les hangars.

C'était le secret mortel de l'Europe. Pendant dix ans, elle avait optimisé ses stocks pour la paix, gérant la guerre comme un supermarché gère ses yaourts : zéro stock, tout en flux.

En face, Volkov avait passé cinq ans à bâtir une "économie de guerre" souterraine. Ses usines tournaient en 3x8, accumulant des montagnes de munitions dans des bunkers secrets de l'Oural.

L'Europe avait une armée pour un sprint. La Russie avait une armée pour un marathon. Et le sprint venait de finir.

Phase 4 : Le Marteau

Dans le bunker Zapad, Volkov vit les indicateurs de défense adverse passer au vert. Les batteries européennes étaient silencieuses, leurs lanceurs vides pointés vers le ciel comme des bras morts.

— Ils sont nus, dit Volkov. Finissons-en.

Il appuya sur une touche.

Cette fois, la physique reprit ses droits, brutale et impitoyable. Les *Iskander-M* et les *Kinzhal* s'élancèrent. Ils ne volaient pas par magie. Ils volaient juste trop vite et trop haut pour une défense épuisée.

Ils frappèrent avec une précision chirurgicale. Non pas les chars en première ligne, mais la logistique.

Les dépôts de carburant de l'armée allemande : vaporisés.

Les ponts sur l'Oder : détruits.

Les centres de commandement : ensevelis.

Les bases aériennes : cratérisées.

Pendant 48 heures, ce fut un pilonnage méthodique. Les chars européens, les meilleurs du monde, devinrent inutiles. Sans essence, sans ordres, sans couverture aérienne, ils n'étaient que des cibles d'acier immobiles dans la boue.

Les pilotes européens, courageux, décollaient encore, mais sans AWACS pour les guider, ils se faisaient abattre par les batteries S-500 russes qui, elles, voyaient tout.

Au matin du troisième jour, le 21 janvier, le silence revint sur la plaine polonaise. Ce n'était pas le silence de la paix, mais celui de la défaite.

L'Europe avait cru jouer une partie d'échecs technologique. La Russie avait joué au rugby avec une barre de fer.

Dans son bunker, Volkov se servit un thé brûlant. Il n'y avait pas de triomphe dans ses yeux, juste la fatigue de celui qui savait depuis le début.

— Ils ont oublié la seule règle qui compte, dit-il à son aide de camp. La quantité a une qualité qui lui est propre.

L'Ours était réveillé. Et il venait de briser la colonne vertébrale de l'Occident.

CHAPITRE 4 : LE DOIGT SUR LE BOUTON

21 Janvier 2032

Palais de l'Élysée, Paris.

PC Jupiter (Bunker Souterrain).

23h50.

L'air du bunker présidentiel, enfoui sous cinquante mètres de béton armé, était saturé par le bourdonnement des serveurs et l'odeur acide de la peur contenue. La salle de crise était pleine. Officiers d'état-major, conseillers diplomatiques, officiers de liaison : tous avaient le visage gris, les yeux cernés, rivés sur l'écran mural principal.

La carte de l'Europe saignait. La ligne de front polonaise avait disparu. Les divisions blindées russes avaient percé. Varsovie ne répondait plus. Les avant-gardes de la Garde traversaient déjà l'Oder. Berlin était à portée de canon.

Le Président Adrien Montaigne était assis au centre de la table en U. Il ne regardait pas l'écran. Il regardait le Général Pierre Valéry, son Chef d'État-Major des Armées (CEMA).

Le Général était debout, rigide, impeccable dans son uniforme. Il tenait une mallette noire attachée à son poignet par une menotte en acier. La "Valise".

— Monsieur le Président, dit Valéry d'une voix qui ne tremblait pas. L'heure de la décision est passée. Nous sommes au pied du mur.

Il posa sa main libre sur la mallette.

— L'article 42.7 du Traité de l'Union Européenne est formel. En cas d'agression armée, nous devons aide et assistance par tous les moyens. Nos alliés tombent. L'honneur de la France est engagé. Nous devons frapper.

Montaigne se passa une main sur le visage.

— Frapper... Vous parlez d'apocalypse, Pierre. Si je donne l'ordre, *Le Terrible* lâche seize missiles M51. Moscou disparaît. Et vingt minutes plus tard, Paris est un cratère radioactif.

— C'est la dissuasion, Monsieur, insista le Général, les yeux brillants d'une ferveur martiale. Si nous ne tirons pas maintenant, notre parole ne vaut plus rien. La France sera déshonorée pour mille ans. Elle sera celle qui a laissé mourir ses frères.

Montaigne se leva lentement. Le silence dans la salle était absolu.

— L'honneur... murmura le Président.

Il planta son regard dans celui du Général.

— Je ne sacrifierai pas soixante-sept millions de Français pour sauver votre honneur, Général. Je ne serai pas le président qui aura transformé ce pays en cimetière pour

respecter un morceau de papier signé il y a trente ans.

Une sonnerie stridente déchira l'atmosphère. Le téléphone sécurisé de la ligne européenne.

Montaigne s'assit et décrocha. Il mit le haut-parleur. La voix d'Erika Von Hollen remplit la pièce. Elle ne pleurait pas. Elle ne hurlait pas. Sa voix était métallique, froide, terrifiante de lucidité désespérée.

— Adrien, dit la Chancelière. Mes généraux me disent que vous n'avez pas encore ouvert vos silos.

— Non, Erika.

— Vous connaissez le Traité, Adrien. Article 4. Article 42.7. C'est la loi. C'est le fondement de notre civilisation. Si vous ne tirez pas maintenant, vous ne tuez pas seulement l'Alliance. Vous détruisez l'idée même de l'Europe. Vous détruisez le Droit.

— Si je tire, Erika, je détruis la vie.

— La vie sans la loi n'est rien ! trancha l'Allemande. L'Europe est une construction juridique. Si la France, garante nucléaire, se dérobe, alors l'Union n'a jamais existé. Vous allez nous laisser mourir pour sauver vos meubles ? C'est ça, la grandeur de la France ?

— Je suis désolé, Erika.

— Ne soyez pas désolé. Soyez un allié ! Tirez ! C'est une obligation légale !

Montaigne coupa la ligne. Le silence revint, plus lourd qu'avant. Il venait de tuer l'Europe politique. Il le savait. Valéry le regardait avec un mépris non dissimulé.

— Sortez, dit Montaigne.

— Monsieur ?

— Sortez tous. Laissez-moi seul avec la Ligne Rouge.

Les officiers évacuèrent, hésitants. Valéry sortit en dernier, serrant la mallette nucléaire contre lui comme une relique sacrée qu'on venait de profaner.

Montaigne resta seul face au vieux téléphone noir relié au Kremlin. Il n'y avait plus de traité, plus d'Europe, plus d'amis. Il n'y avait plus que la physique nucléaire et la théorie des jeux.

Il décrocha.

Pas d'interprète. Une respiration calme à l'autre bout.

— Bonsoir, Adrien.

La voix de Vladimir Poutine était posée, pragmatique. Pas de triomphe, juste un constat.

— Vladimir.

— Mes satellites infrarouges détectent une activité thermique autour de tes silos en Bretagne, dit le Russe. Et mes sonars pistent *Le Terrible* dans l'Atlantique Nord.

— Ils sont prêts, confirma Montaigne.

— Je sais. Écoute-moi bien, Adrien. Nous ne sommes pas dans un film. Je ne te menace pas par plaisir. C'est une équation. Si une seule trappe s'ouvre chez toi, mon système *Périmètre* lance automatiquement tout ce que j'ai. Six mille têtes. Il n'y aura plus de France, plus de Russie. Juste des cendres.

Poutine marqua une pause.

— Mais je n'ai aucun intérêt à détruire la France. Tu ne m'as pas attaqué. Tes avions sont restés au sol.

— Que proposes-tu ?

— L'immobilité. Tu gardes tes silos fermés. Je garde les miens fermés. Mes chars s'arrêteront sur l'Oder. Je ne franchirai pas le Rhin. Je ne toucherai pas à un cheveu d'un citoyen français.

— Et l'Allemagne ? La Pologne ?

— C'est une affaire continentale qui ne te concerne plus, Adrien. Tu as le choix. Tu peux mourir pour eux ce soir. Ou tu peux vivre pour reconstruire demain.

Montaigne ferma les yeux. Il revit le visage du Général Valéry parlant d'honneur. Il revit le visage de ses propres enfants.

C'était le dilemme du prisonnier. Si l'un trahit, il s'en sort. Si les deux coopèrent dans la destruction, tout le monde meurt.

— Je ne tirerai pas, dit Montaigne. À une condition.

— Je t'écoute.

— Sanctuarisation totale du territoire français. Et reconnaissance de notre sphère d'influence en Méditerranée. Si tu violes cet accord, je tire tout, même si c'est trop tard.

— Accordé. C'est rationnel.

— Je vais être maudit par l'Histoire, Vladimir.

— L'Histoire est écrite par ceux qui survivent, Adrien. Les morts n'écrivent rien.

La ligne coupa.

Montaigne reposa le combiné. Ses mains ne tremblaient pas, mais il se sentait glacé de l'intérieur. Il venait de sauver soixante-sept millions de vies. Et pour cela, il avait dû poignarder l'Europe en plein cœur.

La porte s'ouvrit. Valéry entra, espérant encore un ordre de tir.

— Monsieur le Président ?

Montaigne se leva. Il semblait avoir vieilli de dix ans en dix minutes.

— Ordonnez à la Force Océanique Stratégique de revenir en posture de veille, Général. Nous ne tirons pas.

— Mais... l'Allemagne...

— L'Allemagne est seule, Pierre. Préparez mon avion. Nous partons pour la Suisse négocier l'armistice.

Le Général Valéry salua, rigide, le visage fermé. Il obéissait, mais dans son regard, Montaigne lut le mot qu'il porterait comme une croix jusqu'à la fin de ses jours : *Traître*.

— Allons-y, dit Montaigne. Il nous reste un pays à sauver.

CHAPITRE 5 : LA TRAHISON NÉCESSAIRE

23 Janvier 2032

Alpes Suisses, Canton du Valais.

À bord du "Léviathan", Train diplomatique blindé.

04h00 du matin.

La tempête qui ravageait l'Europe s'arrêtait ici, brisée par les pics éternels des Alpes. Dans ce sanctuaire de glace, la guerre n'était qu'un écho lointain.

Un serpent de fer noir glissait silencieusement à travers la nuit. À l'intérieur du wagon central, décoré de boiseries sombres, le temps semblait s'être figé. Il n'y avait là que le cliquetis régulier des roues sur les rails, battant la mesure d'un compte à rebours fatidique.

Adrien Montaigne était assis face à Vladimir Poutine. Le Président français ne portait plus de cravate. Son col était ouvert, sa peau grise, ses yeux cernés de rouge. Il avait l'air d'un homme qui venait de traverser l'enfer sans se brûler, mais qui avait laissé son âme dans les flammes.

Devant eux, un document unique, épais, relié de cuir noir. Le "Traité des Alpes".

— Tout y est ? demanda le Russe. Sa voix était calme, celle d'un homme qui a gagné la partie d'échecs avant même de déplacer son roi.

Montaigne posa sa main sur le dossier. Il sentit le grain du cuir sous ses doigts moites. Il eut une envie soudaine, violente, de vomir. Ce qu'il s'apprêtait à faire n'était pas de la diplomatie. C'était une autopsie sur un corps encore chaud.

— Relisons les clauses additionnelles, dit Montaigne d'une voix rauque. Je veux qu'il n'y ait aucune ambiguïté.

Il ouvrit le dossier à la page 14, annexe "Énergie et Reconstruction".

— **Clause secrète numéro 1**, lut Montaigne. *La Fédération de Russie garantit à la République Française l'approvisionnement exclusif et prioritaire en uranium enrichi, gaz naturel et terres rares pour une durée incompressible de cinquante ans. Ces livraisons se feront à un tarif fixe, inférieur de 40% au cours mondial de 2030.*

Le Russe hocha la tête, un sourire imperceptible aux lèvres.

— C'est le prix de ta neutralité. Tu auras l'énergie la moins chère du monde, Adrien. Ton industrie va écraser celle de la Chine et des États-Unis. Tu vas bâtir un empire sur mes ressources.

Montaigne ignore la remarque et continua, la gorge serrée.

— **Clause secrète numéro 2.** *En échange de la reconnaissance des zones d'administration militaire russes en Pologne et en Allemagne Orientale, la Russie accorde aux consortiums français le monopole des contrats de reconstruction des infrastructures*

civiles, numériques et ferroviaires dans lesdites zones.

Poutine eut un petit rire sec.

— C'est brillant, Adrien. Vraiment. Tu ne te contentes pas de les laisser tomber. Tu veux être payé pour reconstruire leurs maisons après que je les ai détruites. Tu transformes leur défaite en ton PIB. C'est... napoléonien.

Montaigne ferma les yeux un instant. L'image de Berlin en flammes lui traversa l'esprit. Il se revit, jeune étudiant Erasmus à Munich, riant avec des amis allemands. Il était en train de vendre leurs cendres pour assurer l'avenir de la France.

Je suis un monstre, pensa-t-il. Mais un monstre dont le peuple aura chaud cet hiver.

— C'est à prendre ou à laisser, Vladimir. La France a besoin de marchés. L'Europe est morte, je dois nourrir les survivants chez moi.

— Je ne juge pas, dit le Russe en tendant son stylo plume en or. Je respecte. C'est du réalisme. Signe.

Montaigne prit le stylo. Le métal était chaud. Il hésita une seconde. Une seconde d'éternité où il entendit les cris fantômes de ses alliés trahis. Puis, il apposa sa signature au bas du parchemin. Le grattement de la plume résonna comme le bruit d'une guillotine.

Vladimir signa à son tour, rapidement, d'un trait large.

— C'est fait. Le feu cesse à 06h00.

Le Russe se leva et tendit la main.

— À notre partenariat, Adrien.

Montaigne se leva lentement. Il regarda la main tendue. Il savait qu'en la serrant, il scellait le destin du continent. Il tendit la sienne. Le contact fut ferme, froid. Montaigne sentit la bile lui monter aux lèvres. Il voulait courir aux toilettes, se laver les mains à l'eau de Javel, frotter jusqu'au sang.

Au lieu de cela, il soutint le regard du Russe.

— Ne me déçois pas, Vladimir. Si tu touches à un cheveu d'un Français, ce papier ne vaudra rien face à mes missiles.

— Je sais. Adieu, mon ami.

Le Russe sortit du wagon, laissant Montaigne seul avec son verre d'eau et sa honte. Le Président français s'effondra sur sa chaise, la tête dans les mains, alors que le train filait dans la nuit, emportant avec lui le secret de la fondation du nouvel Empire.

06h00.

Pont de l'Europe, Strasbourg.

Frontière Franco-Allemande.

Le jour se levait à peine, gris et sale, sur le Rhin. Le fleuve charriait des débris noirs,

vestiges des bombardements en amont.

Le Sergent-Chef Maury, du 152ème Régiment d'Infanterie, ajusta son fusil d'assaut contre son épaule. Il avait froid. Mais ce n'était pas le vent qui le faisait frissonner.

Devant lui, sur le pont de Kehl, une marée humaine avançait.

Ils étaient des milliers. Des familles entières, des vieillards poussant des caddies remplis de vêtements, des enfants pleurant dans des couvertures trop grandes. Des Allemands. Ils fuyaient les colonnes de chars russes qui approchaient de Stuttgart et de Munich. Ils fuyaient vers la France, vers la lumière, vers le seul pays qui n'était pas en guerre.

Ils avançaient les bras levés, suppliants, les yeux remplis d'espoir en voyant le drapeau tricolore flotter de l'autre côté du pont.

La radio de Maury grésilla.

— *Ici PC Jupiter. À toutes les unités frontalières. Ordre Prioritaire Flash.*

Maury porta la main à son oreillette. Il regarda une femme blonde, à cinquante mètres, qui traînait une valise cassée. Elle lui souriait, pensant être sauvée.

— *Ordre du Président de la République, crachota la radio. Application immédiate du Traité des Alpes. Fermeture hermétique des frontières. Je répète : Fermeture hermétique. Aucun réfugié ne doit passer. Aucun.*

Maury se figea.

— Mon Lieutenant ? appela-t-il, la gorge sèche. Ils sont là. Ce sont des civils.

Le Lieutenant, un jeune officier au visage fermé, s'approcha. Il avait entendu l'ordre. Il regarda la foule, puis il regarda ses hommes.

— Vous avez entendu, Sergent. Fermez la barrière.

— Mais... on ne peut pas les laisser là ! Les Russes arrivent !

— C'est l'ordre, Maury ! aboya l'officier, une lueur de désespoir dans les yeux. On ferme ! Maintenant !

Le Sergent-Chef Maury avança lentement vers le mécanisme de la grille lourde. La femme allemande le vit. Son sourire s'effaça. Elle commença à courir, criant quelque chose en allemand, tendant les mains.

Maury actionna le levier.

Avec un grincement métallique qui déchira le silence du matin, les lourdes portes d'acier commencèrent à se refermer. La femme percuta les barreaux, hurlant, agrippant le métal froid. Derrière elle, la clameur de milliers de voix s'éleva, un cri de terreur pure.

Maury recula d'un pas, baissant les yeux pour ne pas croiser son regard. De l'autre côté du Rhin, à l'horizon, une colonne de fumée noire montait vers le ciel. Les Russes arrivaient. Et la France venait de verrouiller sa porte à double tour.

La trahison n'était plus un mot sur un papier. C'était le bruit d'une grille qui se ferme au nez de ceux qu'on avait juré de protéger.

CHAPITRE 6 : L'HIVER EUROPÉEN

20 Décembre 2032

Berlin, Alexanderplatz.

Zone d'Occupation Militaire Russe.

Température : -12°C.

L'hiver n'était pas tombé sur Berlin ; il l'avait écrasée.

La capitale allemande, jadis cœur battant de l'économie européenne, ressemblait à un spectre grisâtre figé dans la glace. Il n'y avait plus d'électricité publique depuis trois semaines. Les célèbres enseignes lumineuses étaient mortes. Le tramway était à l'arrêt, ses câbles arrachés ou gelés. Seules les patrouilles de blindés russes *BTR-90*, qui roulaient au pas dans la neige sale, brisaient le silence sépulcral de la ville.

Karl Weber, ancien ingénieur senior chez Siemens, resserra son écharpe en laine élimée autour de son visage. Il avait faim. Une faim sourde, lancinante, qui lui tordait le ventre depuis des jours. Il tirait derrière lui une luge d'enfant sur laquelle il avait empilé des planches de bois arrachées à une bibliothèque bombardée.

Il n'y avait plus de gaz russe pour l'Allemagne. Le robinet avait été fermé le jour de l'armistice. Et les centrales à charbon, faute de pièces de rechange et de personnel, s'étaient éteintes une à une.

Karl leva les yeux vers la Fernsehturm, la tour de télévision. Elle ne brillait plus. C'était une aiguille noire plantée dans un ciel de plomb.

Tout autour de lui, des Berlinoises erraient comme des ombres. Ils faisaient la queue devant les camions humanitaires de la Croix-Rouge Internationale, espérant une soupe ou une couverture. Mais les stocks étaient vides. L'Amérique n'envoyait rien. L'Amérique avait tourné le dos.

Soudain, un grondement sourd fit trembler le sol.

Karl se figea, la peur au ventre. Les combats étaient finis, mais le bruit des moteurs restait synonyme de mort.

Une colonne de camions apparut au bout de l'avenue Karl-Marx-Allee. Ce n'étaient pas des camions militaires russes vert olive. Ils étaient blancs, immaculés, modernes, contrastant violemment avec la crasse ambiante. Sur leurs flancs, des logos familiers, mais terribles pour les yeux allemands : *VINCI ÉNERGIES*, *BOUYGUES CONSTRUCTION*, *ENGIE*.

Ils étaient escortés par des véhicules légers de la Gendarmerie française et des *Tigr* russes.

Le convoi s'arrêta au milieu de la place. Des hommes en parka orange fluo, bien nourris, équipés de casques à visière connectée, descendirent. Ils ne regardaient pas les ruines. Ils ne regardaient pas les spectres affamés qui les entouraient. Ils regardaient leurs tablettes.

Karl s'approcha, fasciné et horrifié.

Un contremaître français déploya une table holographique au milieu de la neige. Il pointa du doigt un transformateur électrique détruit.

— Bon, le secteur Mitte doit être raccordé au réseau Strasbourg-Rhône ce soir, dit-il d'un ton ennuyé. L'Ambassade de Russie a froid.

— C'est un bordel sans nom ici, soupira un technicien en allumant une cigarette électronique. Vivement la semaine prochaine. Je rentre à Nice. Il paraît qu'il fait 15 degrés.

— Tu m'étonnes. J'en ai marre de me geler les miches pour câbler ces ruines. Allez, au boulot, qu'on finisse vite.

Karl sentit la bile monter. Ils ne riaient pas. Ils ne se moquaient même pas. Ils s'en fichaient. Pour eux, Berlin n'était pas une tragédie humaine, c'était juste un chantier salissant et mal chauffé. Ils ignoraient totalement la misère qui les entourait, comme on ignore des fourmis sur un trottoir.

— *Verräter* (Traîtres), cracha une vieille femme à côté de Karl.

Le contremaître français ne se retourna même pas. Il continuait de calibrer son appareil.

— Ivan, tu peux écarter les civils ? Ils gênent le périmètre de sécurité.

Un soldat russe s'approcha, la main sur sa matraque, le visage dur. C'était la répartition des tâches : la France gérât le business et le confort, la Russie gérât la violence et la crasse.

Karl regarda les Français dérouler leurs câbles. La France venait brancher l'Allemagne comme on câble une dépendance de jardin, sans un regard pour ceux qui y vivaient.

C'était ça, le nouvel ordre européen. L'indifférence totale des vainqueurs.

15 Février 2033

Rome, Via dei Condotti.

La Braderie Latine.

À mille kilomètres au sud, le froid était moins mordant, mais le silence était terrifiant. Rome, la ville éternelle, la ville du bruit, des klaxons et des éclats de voix, était muette. Pas de scooters. Pas de touristes. Juste le vent qui soulevait des papiers gras dans les rues désertes.

L'Italie n'avait pas été bombardée, elle avait été étranglée. Le système bancaire s'était effondré. La Lire ne valait plus rien.

Hélène Darcier, directrice des acquisitions pour le groupe *LVMH-Kering Fusion*, marchait dans la rue la plus luxueuse de Rome. Le claquement de ses talons sur les pavés résonnait comme des coups de feu dans le silence de mort de la ville.

Elle entra dans le palais historique de la maison Fendi. Le PDG italien l'attendait, assis dans un bureau glacial, éclairé par une lampe à pétrole. Il avait l'air d'un aristocrate déchu attendant la guillotine.

— Madame Darcier, dit-il en s'inclinant légèrement. Bienvenue à Rome.

— Monsieur.

Hélène ne sourit pas. Elle ne fit aucune politesse. Elle s'assit et posa un contrat sur la table. Ses gestes étaient précis, chirurgicaux.

— Le consortium est prêt. Nous prenons tout. La marque, les ateliers, les brevets, le patrimoine immobilier.

L'Italien écarquilla les yeux.

— C'est notre héritage national ! Vous profitez de notre faillite pour piller le génie italien !

— Nous le "sauvons", corrigea Hélène froidement, sans la moindre émotion. Regardez les chiffres. Nous payons en Nouveaux Francs, indexés sur l'Or et l'Énergie. C'est la seule monnaie qui a cours. Si vous refusez, demain, vous fermez, et vos artisans mourront de faim.

L'Italien regarda le montant. C'était une somme dérisoire par rapport à la valeur de 2030. Mais c'était une fortune dans le monde de 2033. C'était la différence entre la vie et la mort.

— Nous deviendrons quoi ? demanda-t-il d'une voix brisée.

— Une filiale. Le "Style Italien", propriété française.

Il signa. Il n'avait pas le choix.

En sortant, Hélène remit ses lunettes de soleil. Elle croisa des regards haineux dans la rue, des graffitis *Francia Ladra* sur les murs. Elle ne ressentit rien. Ni pitié, ni triomphe. C'était juste du business. L'Europe était un supermarché en liquidation, et la France était le seul client solvable.

Son téléphone vibra. Une notification cryptée prioritaire.

CONVOCATION : GRAND PALAIS, PARIS.

OBJET : LANCEMENT PHASE 2 - "PHÉNIX".

STATUS : OBLIGATOIRE.

Hélène eut un imperceptible sourire en coin. Le rachat de l'Italie n'était que l'apéritif. Le vrai festin allait commencer. Elle composa un numéro.

— Préparez l'avion. On rentre à Paris. L'Architecte nous attend.

CHAPITRE 7 : LE PLAN PHÉNIX

15 Mars 2033

Paris, Grand Palais Éphémère.

La Consécration.

Paris n'avait jamais été aussi belle, ni aussi cruelle.

Alors que le reste du continent pataugeait encore dans la boue froide et les décombres, la Ville Lumière brillait d'un éclat insolent. Les Champs-Élysées étaient pavoisés de drapeaux tricolores entrelacés avec l'Aigle bicéphale russe. Les terrasses étaient pleines, le champagne coulait à flots, et l'électricité — cette denrée devenue plus précieuse que l'or partout ailleurs — était gaspillée dans des illuminations grandioses qui défiaient la nuit.

Sous la verrière du Grand Palais, devant un parterre de trois mille dignitaires, industriels et généraux, l'Histoire s'appêtait à changer de propriétaire. L'air sentait le parfum coûteux et le triomphe.

Adrien Montaigne monta à la tribune. Il avait troqué ses cernes de guerre contre le teint hâlé et reposé du vainqueur. Derrière lui, un écran géant affichait un logo unique : un phénix doré renaissant de cendres grises, surmontant les mots *INITIATIVE PHÉNIX*.

— Mesdames, Messieurs, Européens, commença Montaigne.

Sa voix, amplifiée par une sonorisation parfaite, résonna sous la coupole comme celle d'un empereur romain s'adressant au Sénat.

— L'hiver a été long. Il a été dur. Nos frères allemands, italiens, polonais ont souffert. L'Europe a payé le prix fort de ses erreurs passées. Mais la France, fidèle à sa vocation universelle, ne laissera pas le berceau de la civilisation s'éteindre dans le silence.

Il marqua une pause théâtrale, balayant la salle du regard.

— Aujourd'hui, avec nos partenaires de la Fédération de Russie, nous lançons le plus grand chantier de l'histoire humaine. Nous allons reconstruire chaque pont, chaque centrale, chaque école. Nous allons ramener la lumière dans vos foyers.

Des applaudissements polis, mais nourris, crépitèrent. Au premier rang, les capitaines d'industrie français — les PDG de Vinci, Bouygues, Thales, TotalEnergies — applaudissaient à tout rompre. Ils ne voyaient pas une œuvre humanitaire. Ils voyaient des carnets de commandes pleins pour cinquante ans. Ils voyaient un monopole absolu.

Montaigne reprit, le ton plus grave, plus tranchant.

— Mais cette reconstruction a un coût. L'Europe est ruinée. Ses monnaies sont mortes.

Ses États sont en faillite technique. Qui paiera ?

Un silence lourd tomba. C'était le moment de l'estocade.

— La France et la Russie paieront, annonça Montaigne. Nous avancerons les capitaux. Nous fournirons l'énergie. Nous apporterons la technologie.

Il se tourna vers le côté droit de la scène, où se tenaient les délégations des pays vaincus, tassées dans l'ombre.

— En échange, et pour garantir la pérennité de ces investissements vitaux, une nouvelle structure est créée ce jour : la **Banque Continentale des Infrastructures**.

L'écran géant afficha les détails du "deal". C'était écrit en petits caractères juridiques, mais le sens était clair pour tout le monde dans la salle :

1. **Transfert de Propriété** : Les réseaux électriques, ferroviaires, portuaires et numériques de l'Allemagne, de la Pologne et de l'Italie sont cédés à la Banque (détenue à 60% par la France, 40% par la Russie) pour une durée de 99 ans.
2. **Droit de Péage** : Chaque kilowattheure consommé à Berlin, chaque train circulant à Varsovie, chaque conteneur débarqué à Rotterdam paiera une taxe directe à Paris et Moscou.
3. **Monnaie Unique** : Le "Nouveau Franc" (indexé sur l'Or et l'Énergie) devient la seule monnaie légale pour les transactions industrielles majeures.

C'était une annexion économique totale. Une vassalisation déguisée en plan Marshall.

Montaigne invita la Chancelière allemande à le rejoindre.

Erika Von Hollen se leva. Elle avait vieilli de vingt ans en un an. Elle ne portait plus ses tailleurs colorés d'antan, mais un ensemble gris, terne, presque monacal. Elle marcha vers le pupitre comme une condamnée vers l'échafaud, sous les regards condescendants de l'élite parisienne.

Elle n'était plus la femme arrogante qui jetait des dossiers par terre à Bruxelles. Elle était la dirigeante d'un peuple qui avait faim.

Elle prit le stylo. Elle regarda Montaigne. Il n'y avait pas de haine dans ses yeux, juste une résignation infinie.

— Vous avez gagné, Adrien, murmura-t-elle hors micro, pour que lui seul l'entende. Vous avez fait de l'Allemagne votre colonie.

— J'ai fait de l'Allemagne mon partenaire, corrigea Montaigne avec un sourire éclatant qui n'atteignait pas ses yeux froids. Signez, Erika. Vos centrales attendent notre uranium. Votre peuple attend notre blé. Ne les faites pas attendre.

Elle signa.

Au moment où la plume toucha le papier, une clameur s'éleva dans la salle. Mais ce n'était pas pour elle. Les portes du fond s'ouvrirent.

Vladimir Poutine entra sur scène.

Il avançait d'un pas souple, maître de lui, sous les vivats de la foule. Il n'était pas venu en uniforme, mais dans un costume civil italien impeccable. Il traversa la scène, ignorant superbement la Chancelière allemande qui s'effaçait, tête basse.

Adrien Montaigne et Vladimir Poutine se rejoignirent au centre, sous le logo du Phénix. Ils se serrèrent la main. Les flashes crépîtèrent comme une tempête de lumière blanche.

C'était l'image du siècle. L'Aigle et le Coq, unis, se partageant la dépouille du Vieux Continent sous les applaudissements de ceux qui allaient s'enrichir sur les ruines.

Dans l'ombre d'une loge VIP, Hélène Darcier observait la scène en sirotant une coupe de Roederer Cristal. Son téléphone vibra.

NOTIFICATION MISTRAL AI :

Contrats validés.

Début des opérations : Immédiat.

Ordre de déploiement envoyé aux divisions de génie civil.

Elle sourit, vidant sa coupe. Dehors, sur les quais de Seine, les moteurs vrombirent. Les camions-toupies et les grues géantes, parqués en attente, allumèrent leurs gyrophares oranges dans la nuit parisienne.

Ce n'était pas une armée de chars qui partait à la conquête de l'Europe cette fois. C'était une armée de bétonnières et de câbles fibre optique.

L'occupation commençait. Et elle était bâtie pour durer cent ans.

CHAPITRE 8 : LE SOLEIL DE CADARACHE

15 Août 2033

Saint-Paul-lez-Durance, Provence.

Site du Réacteur DEMO (Successeur d'ITER).

14h00. Température extérieure : 42°C.

Le soleil de Provence frappait les collines de garrigue avec une violence biblique. Les cigales, assommées par la chaleur, s'étaient tues. La terre craquelée semblait demander grâce. Mais au cœur de la vallée de la Durance, une autre chaleur, infiniment plus terrifiante, s'apprêtait à naître.

Le site de Cadarache ne ressemblait plus au centre de recherche universitaire qu'il avait été. C'était devenu une forteresse. Un triple périmètre de grilles électrifiées, surmontées de miradors autonomes équipés de mitrailleuses laser, isolait le complexe du reste du monde. Des patrouilles mixtes — Légionnaires du 2ème REG et Spetsnaz de la Garde — surveillaient chaque buisson, chaque ombre.

Au centre de ce dispositif, le bâtiment du Tokamak se dressait comme un temple païen. Un cube de béton blanc de quatre-vingts mètres de haut, sans fenêtre, conçu pour contenir la colère d'une étoile.

Dans la salle de contrôle, l'atmosphère était glaciale, climatisée à 19 degrés précis. Le silence était religieux, troublé seulement par le murmure des ventilateurs des supercalculateurs quantiques.

La Directrice Scientifique, Claire Delacroix, ajusta ses lunettes. Elle avait quarante ans, des cernes violets sous les yeux et la responsabilité de l'avenir de l'humanité sur les épaules.

À sa droite, le Professeur Yuri Sidorov, légende de la physique nucléaire russe, tapotait nerveusement sur sa console.

— Injection de Tritium prête, annonça Sidorov avec son accent rocailleux. Les aimants supraconducteurs sont à température critique : 4 Kelvin. Le champ magnétique est stable.

Claire regarda vers la baie vitrée blindée qui surplombait la fosse du réacteur. On ne voyait rien, bien sûr. Tout se passait à l'intérieur de la chambre à vide, derrière des mètres d'acier et de plomb.

— Monsieur le Président, dit-elle dans son micro. Nous sommes en séquence finale. Ignition dans deux minutes.

Dans la galerie VIP, protégée par un verre anti-radiations de trente centimètres d'épaisseur, Adrien Montaigne se tenait debout. Il n'y avait pas de champagne cette fois.

Pas de sourire. Juste une tension brute. À ses côtés, le Premier Ministre russe observait les écrans avec une intensité prédatrice.

Si ça explosait, la Provence était rayée de la carte.

Si ça marchait, ils devenaient des dieux.

— Procédez, Claire, ordonna Montaigne. Donnez-nous le feu.

Séquence d'Ignition

— *T-minus 60 secondes.*

Les murs de la salle de contrôle vibrèrent imperceptiblement. Ce n'était pas un tremblement de terre, c'était le chant des aimants géants qui se réveillaient, tordant l'espace-temps local pour créer une bouteille magnétique invisible.

— *Plasma initié. Température : 10 millions de degrés.*

Sur l'écran central, une image en fausses couleurs, reconstituée par les capteurs magnétiques, montrait le tore de plasma s'illuminer. À cette température, la matière émettait principalement dans les rayons X, invisible à l'œil nu.

— *Injection des ondes hybrides. Chauffage aux neutres actif.*

La courbe de température grimpa verticalement.

50 millions.

100 millions.

— *Nous approchons du seuil de Lawson,* murmura Sidorov, les yeux rivés sur les données télémétriques. *Allez, ma belle... tiens bon...*

150 millions de degrés. Dix fois la température du cœur du Soleil.

Soudain, une alarme stridente retentit. Une lumière rouge clignota sur le pupitre de Claire.

— *Instabilité du plasma dans le secteur 4 ! hurla un technicien. Le champ magnétique vacille ! On va toucher la paroi !*

— *Correction quantique ! aboya Claire. Laissez l'IA Mistral gérer le confinement ! Ne touchez à rien !*

C'était le pari fou. Aucun humain ne pouvait réagir assez vite pour stabiliser un plasma en fusion. Ils avaient confié les clés du réacteur à l'Intelligence Artificielle franco-russe.

Pendant trois secondes interminables, le destin du monde fut suspendu à des lignes de

code.

L'anneau de feu vacilla, menaçant de se disloquer et de vaporiser l'enceinte. Puis, avec une douceur surnaturelle, il se stabilisa. L'IA avait recalculé la géométrie du champ magnétique en quelques nanosecondes.

— *Plasma stable*, annonça la voix synthétique de Mistral. *Réaction de fusion auto-entretenu. Facteur Q supérieur à 10.*

Un silence incrédule tomba sur la salle. Puis, Sidorov frappa du poing sur la table, un grand coup victorieux.

— *Q égal 15... Q égal 20...* continua l'IA.

La courbe de production d'énergie dépassa l'échelle du graphique. Le réacteur ne consommait plus d'énergie pour fonctionner. Il en produisait. Il en produisait des quantités titanesques, infinies, propres.

— Sortie nette : 2 Gigawatts et en augmentation, souffla Claire Delacroix.

Elle se tourna vers la galerie VIP. Elle pleurait.

Adrien Montaigne regarda les chiffres défiler. Il ne voyait pas des mégawatts. Il voyait la fin de l'histoire.

Il voyait la fin du pétrole arabe.

La fin du gaz de schiste américain.

La fin des éoliennes allemandes.

Il voyait un monde où l'Alliance pouvait dessaler les océans pour irriguer le Sahara, faire voler des trains à 2000 km/h, et chauffer l'Europe entière pour le prix d'un café.

— C'est fait, dit-il au Russe. Nous avons volé le feu aux Dieux.

Le Premier Ministre russe hocha la tête, le regard brillant.

— Les Américains ont le Dollar. Nous avons le Soleil. Leur papier ne vaut plus rien face à notre lumière.

18h00.

En sortant du complexe, la chaleur de l'été provençal semblait presque douce comparée à la fournaise qu'ils venaient de dompter.

Montaigne s'arrêta sur le parvis. Il regarda les lignes à haute tension qui partaient de Cadarache vers le nord, vers l'Italie, vers l'Allemagne. Ces câbles n'étaient pas seulement

des fils de cuivre. C'étaient les chaînes qui allaient lier le continent à la France pour l'éternité.

Il sortit son téléphone sécurisé et composa un message pour le Général Valéry à Paris.

« SUCCÈS TOTAL.

DÉCLENCHER LA PHASE 3.

DÉNONCEZ LES CONTRATS PÉTROLIERS.

NOUS SOMMES LIBRES. »

Au loin, le chant des cigales avait repris, indifférent au fait que l'espèce humaine venait de changer d'ère. Dans le ventre de la bête de béton, un petit soleil violet ronronnait doucement, gardé par des algorithmes et des légionnaires, prêt à éclairer le nouvel Empire Français.

CHAPITRE 9 : LES OMBRES DE LA PAIX

12 Novembre 2033

Varsovie, Quartier de Praga.

Zone de Transit Ferroviaire Nord.

02h00 du matin.

La guerre s'était arrêtée officiellement depuis près de deux ans, mais dans les ruelles sombres de Varsovie, elle n'avait jamais cessé. Elle avait simplement changé de visage. Elle ne portait plus d'uniforme. Elle portait des passe-montagnes, des silencieux et des valises de C-4.

Le Commandant Damien Bourel, de la Direction Générale de la Sécurité Intérieure (DGSI), ajusta son oreillette tactique. Il était accroupi sur le toit d'une usine textile désaffectée, le regard rivé sur les anciens entrepôts ferroviaires en contrebas. La pluie glaciale de novembre transformait la suie de la ville en une boue noire et collante.

À côté de lui, immobile comme une gargouille, le Capitaine Viktor Sokolov du FSB (Service Fédéral de Sécurité russe) vérifiait la culasse de son Vintorez, un fusil de sniper silencieux capable de percer un gilet pare-balles à 400 mètres.

— *Cible confirmée*, chuchota Sokolov en russe, sa voix traduite instantanément par l'IA de l'oreillette de Damien. *Six individus. Ils déchargent le camion. Ce sont des caisses lourdes. Probablement des Javelin ou des explosifs plastiques.*

Damien activa sa vision thermique. Les silhouettes rougeoyaient dans la nuit froide.

— On attend la confirmation de la livraison, Viktor. Paris veut la preuve de l'origine du matériel. Si c'est du matos anglais, on a le feu vert pour nettoyer.

— C'est toujours du matos anglais, grogna le Russe. Les Britanniques n'ont plus d'armée, alors ils envoient des jouets aux fanatiques locaux pour faire dérailler nos trains. Ils ne supportent pas que le "Transcontinental" passe par ici.

Le chantier de la voie ferrée à grande vitesse, l'artère vitale qui devait relier Paris à Moscou puis à la Chine, traversait Varsovie. C'était la cible prioritaire de la "Résistance Libre", une nébuleuse de nationalistes polonais et de mercenaires, financée en sous-main par le MI6 et la CIA pour ralentir l'intégration eurasiennne.

— *Contact*, annonça Damien. *Un homme sort du bureau. C'est "Le Pianiste". Notre intermédiaire.*

L'homme en question, un ancien officier du renseignement polonais passé à la clandestinité, échangeait une mallette avec le chauffeur du camion.

Damien zooma avec sa caméra connectée. L'IA Mistral analysa l'image en temps réel.

« Identification : Mallette de communication satellite type Harris Falcon IV. Origine : US Army / Stocks OTAN. Probabilité implication CIA : 98%. »

— On l'a, dit Damien. C'est signé Washington.

Sokolov eut un sourire froid.

— On y va ? J'ai froid, et ils vont bientôt finir.

— On y va. Pas de prisonniers, sauf Le Pianiste. On doit savoir où est le reste de la cargaison.

L'assaut fut une démonstration terrifiante de la nouvelle doctrine franco-russe. Pas de sommation. Pas de négociation. Juste une éradication.

Damien donna le top. Deux drones *Black Hornet* français plongèrent du ciel, lâchant des grenades flash-bang aveuglantes au milieu du groupe. Au même instant, les Spetsnaz de Sokolov, cachés dans les égouts et les ruines environnantes, ouvrirent le feu.

Les tirs étouffés des armes russes firent un bruit de machine à coudre : *Pfuit-pfuit-pfuit*.

Les six hommes du camion tombèrent avant même d'avoir pu toucher leurs armes. C'était chirurgical. Brutal.

Damien sauta du toit, utilisant son exosquelette léger pour amortir la chute de six mètres. Il fonça vers "Le Pianiste", qui tentait de fuir vers sa voiture.

Le Polonais sortit un pistolet, mais Damien fut plus rapide. Un coup de crosse en pleine mâchoire envoya le résistant au sol, crachant du sang et des dents.

Sokolov arriva une seconde plus tard, posant sa botte lourde sur la main du Polonais pour l'immobiliser.

— *Witamy w nowej Europie* (Bienvenue dans la nouvelle Europe), dit le Russe avec un accent moqueur.

Damien ouvrit une des caisses déchargées. À l'intérieur, nichés dans la mousse, se trouvaient des charges creuses de dernière génération, capables de couper un rail en alliage renforcé comme du beurre. Sur le côté, un numéro de série limé, mais encore lisible pour un scanner spectral.

— *Made in Sheffield, UK*, lut Damien. Putain d'Anglais. Ils ne lâcheront jamais.

— Ils lâcheront quand ils n'auront plus personne pour poser leurs bombes, répondit Sokolov en relevant le prisonnier par le col. On l'emmène où ? À la Loubianka ou à Levallois ?

— Ici, dit Damien. On n'a pas le temps pour la bureaucratie. L'IA fera la traduction. Fais-le parler, Viktor. Je veux savoir qui est leur contact à Belgrade. Le train doit passer par les Balkans le mois prochain, je ne veux pas de mauvaises surprises.

Le Russe hocha la tête et traîna l'homme hurlant vers l'intérieur de l'entrepôt sombre. Damien resta dehors, sous la pluie. Il alluma une cigarette, regardant les corps des insurgés qui fumaient dans le froid.

Il n'était pas fier. Mais il savait que c'était nécessaire. Pour que les citoyens de Paris et de Moscou puissent voyager à 1000 km/h dans des tubes climatisés, pour que l'économie prospère, il fallait que des hommes comme lui fassent le sale boulot dans la boue de Varsovie.

Son téléphone sécurisé vibra. Un message de son directeur à Paris.

« Le chantier est-il sécurisé ? »

Damien écouta les cris qui commençaient à résonner dans l'entrepôt. Viktor était efficace.

Il tapa sa réponse.

« *Voie libre. Le train passera.* »

Trois jours plus tard.

Frontière Serbo-Kosovare.

Le Nettoyage des Balkans.

L'information obtenue à Varsovie avait été précise. Une "Safe House" dans les montagnes, financée par une ONG écran américaine.

Cette fois, ce n'était pas une opération discrète. C'était un message.

Deux hélicoptères *Tigre* français, peints en noir sans marquage, surgirent de la vallée. Leurs canons de 30mm déchiquetèrent la ferme isolée en quelques secondes. Il n'y eut aucune tentative d'arrestation.

Sur une crête voisine, Damien observait les flammes avec ses jumelles. À côté de lui, un officier de liaison serbe souriait.

— C'est propre, dit le Serbe. Merci pour le renseignement. Belgrade dormira mieux ce soir.

— Ce n'est pas pour Belgrade que je fais ça, répondit sèchement Damien. C'est pour le tracé. La ligne sud doit être opérationnelle en 2035. Plus d'obstacles. Plus d'Américains. Plus de passé.

Il se tourna vers l'hélicoptère de transport qui les attendait.

— On rentre à Paris, Viktor ?

Le Russe, qui nettoyait son couteau, haussa les épaules.

— Paris, Moscou... C'est la même maison maintenant. Tant qu'il y a de la vodka et que les trains arrivent à l'heure.

L'hélicoptère décolla, laissant derrière lui une colonne de fumée noire qui montait dans le ciel pur des Balkans, offrande sacrificielle au dieu de la Logistique et de l'Ordre. La Paix régnait sur l'Europe. Une paix de cimetière, gardée par des loups.

CHAPITRE 10 : L'EXTENSION AUSTRALE

14 Février 2034

Alger, Palais d'El Mouradia.

Le Pacte de la Méditerranée.

La baie d'Alger étincelait sous un soleil d'hiver radieux. Mais ce matin-là, la lumière qui baignait la ville blanche n'était pas seulement celle de l'astre solaire ; c'était celle de l'Histoire qui s'écrivait.

Sur l'esplanade du Palais présidentiel, les drapeaux claquaient au vent marin. Le drapeau vert et blanc au croissant rouge de l'Algérie flottait désormais à égalité parfaite avec le Tricolore français et l'Aigle russe. Une image qui, dix ans plus tôt, aurait provoqué des émeutes, mais qui aujourd'hui provoquait des larmes de fierté.

Dans la Grande Salle des Traités, le Président algérien, un ancien général au regard d'acier, attendait. Face à lui, Adrien Montaigne et le Ministre russe de la Défense.

Il n'y avait plus de "repentance", plus de "mémoire douloureuse", plus de discours moralisateurs sur le passé colonial. Il n'y avait que la *Realpolitik* et les intérêts communs.

— Monsieur le Président, dit Montaigne en ouvrant le parapheur en cuir rouge. Les termes sont clairs. L'Algérie devient le "Pilier Sud" de l'Alliance.

Le dirigeant algérien hocha la tête. Il connaissait le document par cœur.

— Nous garantissons la sécurité du gazoduc Trans-Med et l'accès exclusif à nos ports pour la flotte combinée, récita-t-il. En échange...

— En échange, coupa le Russe, vous recevez la technologie. Les réacteurs SMR (Small Modular Reactors) pour désaliniser votre eau et verdir votre désert. Les systèmes de défense S-600 pour verrouiller votre ciel. Et le mandat exclusif de maintien de la paix au Sahel.

C'était le cœur du deal. L'Algérie ne voulait plus être une puissance moyenne. Elle voulait être l'Hégémon régional. L'Alliance lui offrait la couronne sur un plateau.

— Et la France ? demanda l'Algérien en fixant Montaigne.

— La France reconnaît la souveraineté totale d'Alger sur sa zone d'influence. Fini les ingérences. Fini les leçons de morale sur les droits de l'homme. Nous faisons du business et de la sécurité. D'égal à égal.

Le Président algérien prit le stylo. C'était la fin de soixante-dix ans d'ambiguïté. L'Algérie choisissait son camp. Non pas celui de l'Occident décadent, ni celui de la Chine lointaine,

mais celui de la Méditerranée forte.

Il signa.

— *Tahia l'Alliance*, murmura-t-il.

Trois jours plus tard.

Mer Méditerranée, au large de Toulon.

À bord du Porte-Avions Charles de Gaulle.

La mer était d'un bleu profond, calme, une table de saphir. Mais à la surface, c'était une démonstration de force terrifiante.

L'Amiral Henri de Castries, désormais Chef d'État-Major de la Marine de l'Alliance, observait les manœuvres depuis la passerelle.

Devant lui, le *Charles de Gaulle* n'était pas seul. À sa droite naviguait le croiseur nucléaire russe *Pierre le Grand*, hérissé de missiles anti-navires hypersoniques. À sa gauche, la nouvelle frégate furtive algérienne *El Moudjahid*. Et sous la surface, invisibles mais omniprésents, les sous-marins d'attaque des trois nations chassaient en meute.

— Zone d'exclusion active, annonça l'officier tactique.

Sur les écrans radars, la Méditerranée apparaissait comme un lac fermé. Le détroit de Gibraltar était verrouillé par des capteurs franco-marocains. Le canal de Suez était sous la garde des navires russes et égyptiens (nouveaux membres associés).

Un message radio crépita sur la fréquence d'urgence internationale.

« Ici US Navy Destroyer USS Carney. Nous demandons autorisation de transit vers la Mer Noire pour exercice de liberté de navigation. »

De Castries prit le micro. Sa voix était calme, celle du propriétaire des lieux.

« *Négatif, Carney. Vous pénétrez dans une zone d'exclusion A2/AD active. Vos signatures sont acquises par nos systèmes de conduite de tir S-600 et par le croiseur Pierre le Grand. Nous ne répéterons pas l'avertissement. Virez de bord immédiatement au cap 2-7-0. Terminé.* »

Il y eut un long silence sur la fréquence. Le destroyer américain, jadis maître des océans, hésitait. Il savait qu'il était ciblé par douze vecteurs différents. Il savait qu'il ne passerait pas.

« *Bien reçu. Nous faisons demi-tour.* »

De Castries reposa le micro. Il regarda l'horizon. La *Mare Nostrum* des Romains était

recréée. Plus aucun navire hostile ne pourrait menacer le "Ventre Mou" de l'Europe. La mer était devenue un bouclier liquide.

1er Mars 2034

Dakar, Sénégal.

Quartier du Plateau.

L'onde de choc de l'accord d'Alger avait traversé le Sahara plus vite qu'une tempête de sable.

Dakar était en ébullition. Mais ce n'était pas la colère des émeutes anti-françaises des années 2020. C'était l'effervescence de l'argent qui coule à flots.

Dans la tour de verre de la Banque Centrale des États de l'Afrique de l'Ouest (BCEAO), le Gouverneur recevait une délégation de l'Alliance.

— Le Franc CFA est mort, annonça le chef de la délégation française, un technocrate froid venu de Bercy.

Le Gouverneur sénégalais écarquilla les yeux.

— Vous nous abandonnez ?

— Au contraire. Nous l'élevons. Dès minuit, votre monnaie s'appellera l'**Eco-Alliance**. Elle ne sera plus paritaire avec l'Euro défunt, mais indexée sur le panier Énergie-Or de la Banque Continentale.

Le technocrate projeta un graphique holographique. La courbe de valeur montait en flèche.

— En clair, Monsieur le Gouverneur : votre monnaie devient aussi forte que le Rouble ou le Nouveau Franc. Vos réserves sont garanties par la puissance nucléaire russe et l'économie française. En échange...

— En échange ?

— Alignement douanier total. Priorité aux entreprises de l'Alliance pour les mines, les ports et les infrastructures numériques. Interdiction d'importation de produits manufacturés hors-Alliance. L'Afrique sera le grenier et la mine. L'Europe sera l'usine. C'est une division du travail... optimisée. Et bien sûr, expulsion des conseillers militaires américains et turcs sous 48 heures.

Le Gouverneur regarda par la fenêtre. Dans le port de Dakar, un cargo russe déchargeait déjà des turbines pour la nouvelle centrale électrique, tandis que des ingénieurs français supervisaient l'extension de la fibre optique sécurisée.

La Chine offrait des routes mal construites contre de la dette. Les Américains offraient des leçons de démocratie et des drones tueurs.

L'Alliance offrait la prospérité et l'ordre, contre la fidélité.

C'était le retour du "Protectorat", certes. Mais un protectorat riche, puissant et arrogant.

— Où dois-je signer ? demanda le Gouverneur.

L'Afrique francophone ne se donnait pas à l'Alliance. Elle s'y intégrait, ravie de retrouver sa place dans un bloc qui ne s'excusait plus d'être puissant. De Tanger au Cap de Bonne-Espérance, l'influence anglo-saxonne reculait comme la marée basse, laissant la place à une nouvelle ère de béton, d'acier et de tricolore.

CHAPITRE 11 : LE DRAGON D'ACIER

1er Mai 2041

Porto, Portugal.

Terminal Ouest de la Transcontinentale.

09h00, heure locale.

L'Océan Atlantique, gris et agité, venait mourir contre les quais de Porto. Pendant cinq siècles, ces vagues avaient été la route de la richesse, le chemin vers les Amériques, le lien vital de l'Occident.

Aujourd'hui, Adrien Montaigne, les cheveux désormais blancs comme l'écume, tournait le dos à l'océan.

Devant lui, s'engouffrant dans les terres, s'étendait le futur. Une structure tubulaire en béton blanc et verre blindé, semi-enterrée, qui filait vers l'Est comme une artère d'argent.

Le Terminal Ouest n'était pas une gare. C'était un spatioport terrestre.

Sur le quai numéro 1, la bête attendait. On l'appelait "L'Eurasien", ou plus communément "Le Dragon d'Acier". Ce n'était pas un train. C'était une capsule de sustentation magnétique circulant dans un tube sous vide partiel (*Vactrain*). Sans frottement de l'air, sans friction des roues, propulsé par l'électricité illimitée des réacteurs de fusion, il pouvait atteindre une vitesse de croisière de 2 000 km/h.

Montaigne ajusta son manteau. À ses côtés se tenaient le Président Chinois, Chen Min, le nouveau Timonier de Pékin, et le Président Russe.

— Regardez l'océan une dernière fois, Adrien, dit le Russe avec un sourire en coin. C'est devenu une impasse.

— C'est une frontière, corrigea Montaigne. Et nous sommes du bon côté.

Ils montèrent à bord.

L'intérieur était d'un luxe inouï, mélange de design italien (Milan avait bien travaillé) et de technologie coréenne. Les écrans Samsung transparents remplaçaient les fenêtres, car à cette vitesse, le paysage réel ne serait qu'un vomissement de couleurs floues.

— *Fermeture des sas, annonça la voix douce de l'IA Mistral. Pressurisation du tube. Départ dans trente secondes. Destination : Shanghai-Pudong. Temps de trajet estimé : 14 heures et 12 minutes.*

Un frisson parcourut l'échine de Montaigne. Quatorze heures. Il fallait trente jours à un porte-conteneurs pour faire ce trajet par la mer, en payant des assurances exorbitantes et

en craignant la marine américaine.

Le train s'ébranla. Pas de secousse. Juste une sensation de pesanteur accrue alors que l'accélération les clouait doucement à leurs sièges en cuir.

13h00 (Heure de Paris).

Quelque part sous la Bavière.

Vitesse : 1 850 km/h.

Dans le wagon-bar, Hélène Darcier, devenue Ministre de l'Économie de l'Alliance, discutait avec le PDG de Samsung, Lee Jae-yong.

Sur la table, entre les coupes de champagne, il y avait des puces électroniques.

— C'est la fin du flux tendu maritime, expliquait Hélène, pointant le compteur de vitesse. Vos usines à Séoul produisent le lundi. Le mardi soir, ces puces sont montées dans nos Renault et nos Airbus à Lyon et Toulouse.

L'homme d'affaires coréen hocha la tête.

— Les Américains nous font pression pour que nous continuions à utiliser le Canal de Panama et leurs cargos. Ils parlent de "liberté de navigation".

— La liberté, c'est le temps, rétorqua Hélène. Pourquoi mettriez-vous vos puces sur des bateaux lents, vulnérables aux tempêtes et aux blocus de l'US Navy, quand vous avez ce tube ? Ici, c'est sécurisé par le FSB, c'est immunisé contre la météo, et ça coûte dix fois moins cher en énergie.

Lee Jae-yong sourit. C'était un homme pragmatique.

— La Corée est une péninsule, Madame la Ministre. Mais grâce à ce train, nous ne sommes plus une île. Nous sommes le quai de l'Eurasie. Les contrats sont signés. Samsung bascule 80% de son fret sur le rail.

Hélène leva son verre.

— À la mort de l'Atlantique.

20h00 (Heure de Moscou).

Traversée de l'Oural.

Montaigne regardait l'écran-fenêtre. L'IA projetait une image apaisante des steppes enneigées, mais il savait qu'ils traversaient la nuit russe à la vitesse d'une balle de fusil.

Le Président Russe le rejoignit.

— Tu sais ce que cela signifie, Adrien ?

— Oui. Mackinder avait raison.

— « *Qui tient le Heartland tient l'Île-Mondiale. Qui tient l'Île-Mondiale tient le Monde.* »

Le Russe désigna le sol sous leurs pieds.

— Pendant un siècle, les Anglo-Saxons ont dominé parce qu'ils contrôlaient les mers. Ils pouvaient affamer n'importe qui par un blocus. Mais comment veux-tu faire le blocus d'un continent qui se suffit à lui-même ?

— On ne peut pas, dit Montaigne.

— Exactement. Leurs porte-avions sont devenus des musées flottants. Ils peuvent patrouiller dans l'Atlantique tant qu'ils veulent. Le commerce ne passe plus par là. La richesse circule ici, sous terre, à l'abri, entre nous.

04h00 (Heure de Shanghai).

Arrivée au Terminal Est.

Le freinage fut aussi doux que le départ. Le "Dragon d'Acier" glissa dans la gare futuriste de Shanghai, sous une immense coupole de verre où flottaient les drapeaux de la Chine, de la Russie, de la France et de tous les pays partenaires.

Une foule immense attendait. Pas des manifestants, mais des consommateurs, des étudiants, des entrepreneurs.

Lorsque les portes s'ouvrirent, l'air chaud et humide de l'Asie s'engouffra dans la cabine. Adrien Montaigne sortit le premier sur le quai.

Il avait quitté l'Atlantique au petit-déjeuner. Il dînait sur le Pacifique.

Devant lui, des conteneurs standardisés, marqués du sceau *ALLIANCE RAIL FREIGHT*, étaient déjà en train d'être déchargés par des robots autonomes à une cadence infernale. Des vins de Bordeaux, des machines-outils allemandes, des médicaments lyonnais partaient inonder le marché chinois. Dans l'autre sens, des terres rares, des batteries et des composants électroniques attendaient d'être chargés pour l'Europe.

C'était un ballet ininterrompu. Un flux sanguin artificiel qui rendait le cœur du monde invulnérable.

Un journaliste américain, l'un des rares accrédités, tendit un micro vers Montaigne.

— Monsieur le Président, Washington qualifie cette inauguration de "Mur de Fer" qui isole le monde libre. Que répondez-vous ?

Montaigne sourit. Il regarda le train argenté, puis la foule asiatique, puis ses partenaires russes.

— Je réponds que Washington a une vieille carte, Monsieur. Il n'y a pas de mur. Il y a juste un pont. Et vous êtes restés sur l'autre rive.

Il tourna les talons. La fête commençait. Et pour la première fois depuis 1945, l'Amérique n'était pas invitée.

CHAPITRE 12 : L'APPEL DU QUÉBEC

24 Juin 2042

Montréal, Québec.

Place des Festivals.

22h00, Jour de la Saint-Jean-Baptiste.

L'air était électrique, chargé d'une ferveur que la Belle Province n'avait pas connue depuis les référendums manqués du siècle dernier. Mais ce soir, l'enjeu n'était plus seulement l'indépendance. C'était la survie.

Une marée humaine bleue et blanche inondait le centre-ville. Des centaines de milliers de visages tournés vers les écrans géants, attendant le verdict des urnes. Au milieu des drapeaux à fleurs de lys, on voyait flotter des tricolores français et l'étendard pourpre de l'Alliance.

Sur la scène, le Premier Ministre québécois, un jeune tribun charismatique nommé Guillaume Lemay, s'avança au micro. Il leva les bras, demandant le silence.

— Mes amis, commença-t-il, la voix brisée par l'émotion. Ce soir, le monde nous regarde. Ce soir, nous avons choisi notre destin.

Les chiffres s'affichèrent en lettres de feu derrière lui : **OUI : 68%**.

Une clameur immense monta vers le ciel, faisant trembler les vitres des gratte-ciels de la rue Sainte-Catherine.

— Le peuple du Québec a parlé ! rugit Lemay. Nous acceptons l'offre de protection de la France ! Nous rejoignons l'Espace de Prospérité Francophone ! Nous ne sommes plus une province isolée d'un empire anglophone en déclin. Nous sommes la tête de pont de l'Alliance en Amérique !

À 600 kilomètres au sud, la fête n'était pas au rendez-vous.

25 Juin 2042

Washington D.C., La Maison-Blanche.

Situation Room.

06h00.

Le Président des États-Unis, John Miller, un populiste isolationniste élu sur la promesse de "Fortress America", frappait du poing sur la table.

— Ils se foutent de nous ! hurla-t-il. Des troupes françaises à soixante kilomètres de Plattsburgh ? C'est une violation directe de la Doctrine Monroe ! Pas de puissances étrangères dans l'Hémisphère Ouest !

Le Général Campbell, Chef d'État-Major des Armées, tenta de calmer le jeu.

— Monsieur le Président, techniquement, le Québec a voté démocratiquement. Et la France est un allié historique, membre de l'OTAN... enfin, de ce qu'il en reste.

— La France est le cheval de Troie de Moscou ! coupa Miller, écumant. Si on laisse les Français s'installer à Montréal, les Russes suivront. Demain, on aura des missiles *Zircon* pointés sur New York depuis le Mont-Royal et des sous-marins nucléaires russes dans le Saint-Laurent. C'est inacceptable. C'est existentiel.

Il se tourna vers son Secrétaire à la Défense.

— Mobilisez la 10ème Division de Montagne. Déployez la Garde Nationale du Vermont et de New York. Fermez la frontière. Et envoyez un ultimatum à Paris et à Québec : annulez ce vote, ou nous entrons.

— Monsieur, envahir le Canada... c'est la guerre civile nord-américaine.

— Mieux vaut une guerre civile qu'une base russe à nos portes. Exécution !

26 Juin 2042

Océan Atlantique Nord.

À bord du Porte-Hélicoptères Amphibie Mistral.

L'Amiral de Castries, vieilli mais toujours aussi droit, lisait la dépêche venue de Washington. Il se tenait sur la passerelle du *Mistral*, navire amiral de la "Task Force Lafayette" qui faisait route à toute vapeur vers le Golfe du Saint-Laurent.

À ses côtés, le Général commandant la Légion Étrangère observait l'horizon gris.

— Les Américains massent des blindés à Lacolle et Stanstead, dit le Général. Ils bluffent ?

— Miller ne bluffe pas, répondit de Castries. Il a peur. Et la peur rend les hommes dangereux. Il pense que nous amenons l'Armée Rouge.

De Castries prit le combiné sécurisé relié à l'Élysée. Adrien Montaigne était en ligne.

— Monsieur le Président, nous approchons de Terre-Neuve. La flotte américaine de l'Atlantique sort de Norfolk pour nous intercepter.

— *Quelle est votre composition, Amiral ?* demanda la voix de Montaigne, calme mais tendue.

— Uniquement français, Monsieur. Le *Mistral*, deux frégates de défense aérienne, et trois régiments : le 2ème REP, le 3ème RIMa et le 1er Spahis. Pas un seul Russe. Pas un seul conseiller, pas un seul cuisinier, pas une seule balle de calibre russe.

— *Parfait. Gardez ce cap. Si l'US Navy vous barre la route, ne tirez pas les premiers. Mais prévenez-les.*

— Et les Russes ?

— *Poutine m'a assuré que ses sous-marins de classe lassen sont en plongée profonde à 50 milles nautiques derrière vous. Invisibles. Si les Américains tirent sur le drapeau tricolore... ils auront la réponse de l'Alliance.*

De Castries raccrocha. Il regarda ses officiers.

— Hissez le grand pavillon, ordonna-t-il. Je veux qu'ils voient le Bleu-Blanc-Rouge depuis la lune. On joue la carte Lafayette.

27 Juin 2042

Frontière Québec-États-Unis.

Poste-frontière de Saint-Bernard-de-Lacolle.

Le silence était assourdissant.

D'un côté de la barrière, les chars Abrams M1A3 américains, moteurs grondants, canons pointés vers le nord. Des milliers de soldats de la Garde Nationale, nerveux, le doigt sur la gâchette.

De l'autre côté, pas de chars lourds. Juste des VBCI (Véhicules Blindés de Combat d'Infanterie) français, peints aux couleurs de l'ONU mais avec le drapeau français sur la tourelle. Et des hommes.

Les Légionnaires du 2ème Régiment Étranger de Parachutistes. Ils ne se cachaient pas. Ils étaient debout, bérets verts vissés sur la tête, fumant tranquillement des cigarettes, regardant les Américains avec l'arrogance tranquille des troupes d'élite qui ont vu pire.

Au milieu du pont frontalier, un Capitaine de la Légion s'avança, seul, sans arme. Il tenait un mégaphone.

En face, un Colonel américain sortit de son Humvee. Son nom, **Stryker**, était pochoirisé en noir sur son gilet tactique.

— *This is Colonel Stryker, US Army, hurla l'Américain. Vous êtes en violation de la souveraineté nord-américaine. Faites demi-tour ou nous ouvrons le feu.*

Le Capitaine français sourit. Il porta le mégaphone à ses lèvres. Son anglais était

impeccable, teinté de cet accent indéfinissable de la Légion.

— Ici le Capitaine D'Artois. Nous sommes ici à l'invitation du gouvernement souverain du Québec. Nous sommes une force de paix francophone. Regardez bien nos uniformes, Colonel.

Il écarta les bras.

— Il n'y a pas de Russes ici. Juste les descendants de Rochambeau et de Lafayette. Allez-vous tirer sur les alliés qui ont aidé à fonder votre pays ? Allez-vous déclencher la Troisième Guerre Mondiale pour un vote démocratique ?

Le Colonel Stryker hésita. Il regarda ses hommes. Beaucoup baissaient les yeux. Tirer sur des "Commies" ou des terroristes, c'était une chose. Tirer sur des Français, c'était tirer sur l'Histoire.

Dans son oreillette, Stryker entendait le Pentagone hurler des ordres contradictoires. Mais ses capteurs lui indiquaient autre chose. Quelque chose de terrifiant.

Au large de New York et de Boston, des anomalies magnétiques venaient d'apparaître. Des "trous noirs" dans l'océan. Les sous-marins russes. Ils étaient là. Ils ne disaient rien, mais leur présence hurlait : *"Touche au Français, et tu meurs."*

Le Colonel Stryker cracha au sol. Il fit un signe de la main.

— Stand down (Repos).

Les canons des chars Abrams se relevèrent légèrement.

Sur le pont, le Capitaine D'Artois alluma une nouvelle cigarette. Le Québec ne serait pas envahi ce soir. La frontière tenait. L'Alliance venait de gagner sa première bataille sur le sol américain sans tirer une seule balle.

CHAPITRE 13 : LA LIGNE ROUGE

27 Juin 2042

Frontière Québec-Vermont.

Poste de Saint-Bernard-de-Lacolle.

07h30.

Le soleil se levait sur une scène qui défiait l'imagination. D'un côté, la puissance mécanique brute de l'Amérique : des chars Abrams alignés, des hélicoptères Apache tournoyant au loin. De l'autre, une ligne fine, presque dérisoire, de blindés légers français *Jaguar* et *Griffon*.

Entre les deux, un *No Man's Land* de cent mètres d'asphalte.

Le Capitaine D'Artois, du 2ème REP, écrasa sa troisième cigarette. Il savait que les snipers américains avaient sa tête dans leur réticule depuis une heure. Il savait aussi qu'ils ne tireraient pas.

— *Mon Capitaine*, grésilla sa radio. *Mouvement secteur Echo. Le Colonel Stryker descend de son véhicule.*

L'officier américain s'avança jusqu'à la ligne médiane, seul. Il avait retiré son casque. Il avait l'air épuisé, furieux, mais résigné. D'Artois s'avança à sa rencontre.

Les deux hommes se firent face à un mètre de distance. L'Histoire les regardait.

— J'ai reçu des ordres de Washington, grogna Stryker. Nous maintenons la position défensive. Mais si un seul de vos légionnaires pose une botte sur le sol de l'État de New York, nous transformons ce poste frontière en parking.

— Nous ne sommes pas des envahisseurs, Colonel, répondit D'Artois calmement. Nous sommes des invités. Le Québec est un sanctuaire francophone. Tant que vous restez chez vous, nous restons chez nous.

Stryker regarda par-dessus l'épaule du Français. Il vit le drapeau tricolore flotter sur le bâtiment des douanes canadiennes. Il cracha au sol.

— Lafayette doit se retourner dans sa tombe.

— Au contraire, Colonel. Il serait fier. Nous protégeons la liberté d'un peuple. N'est-ce pas ce que vous nous avez appris ?

Même moment.

Océan Atlantique Nord.

Au large de Long Island (Eaux Internationales).

La mer était d'huile. Les radars de surveillance côtière de l'US Navy, basés à Montauk, scannaient l'horizon avec nervosité. Ils cherchaient la flotte russe. Ils cherchaient des milliers de navires.

Ils ne virent qu'une seule anomalie.

À vingt-deux kilomètres des côtes américaines, juste à la limite des eaux territoriales, l'océan se bombant soudainement. Une montagne d'eau noire surgit des profondeurs dans un grondement d'écume.

Ce n'était pas un navire de surface. C'était le léviathan.

Le SNLE de 3ème Génération (Sous-marin Nucléaire Lanceur d'Engins) *Le Vigilant* perça la surface. Sa coque noire, immense, luisait au soleil. Il ne fit rien d'hostile. Il se contenta de flotter là, silencieux, visible depuis les plages des Hamptons.

Sur le kiosque, une écoutille s'ouvrit. Un marin monta et hissa un pavillon géant.

Bleu. Blanc. Rouge.

Ce n'était pas une attaque. C'était une signature. La France disait à l'Amérique : *"Je suis là. Je suis seule. Mais je peux vous rayer de la carte."*

La Maison-Blanche, Washington D.C.

Situation Room.

08h00.

Le silence dans la salle de crise était sépulcral. Sur l'écran principal, l'image satellite du sous-marin français au large de New York tournait en boucle.

Le Président Miller était pâle.

— Ils osent nous défier chez nous ? murmura-t-il. Coulez-le. Envoyez un sous-marin d'attaque classe Virginia et coulez ce bâtard.

Le Chef d'État-Major, le Général Campbell, posa une main tremblante sur le bras du Président.

— Monsieur, nous ne pouvons pas.

— Pourquoi ? Nous avons la supériorité navale !

— Regardez les capteurs sonar, Monsieur.

L'amiral fit apparaître une nouvelle couche de données sur la carte. Autour du *Vigilant*, dans les eaux profondes, cinq autres signatures fantômes venaient d'apparaître. Elles ne battaient pas pavillon, mais leur signature acoustique était inimitable.

Classe *Iassen-M*. Russie.

— Les Russes sont là, expliqua Campbell, la voix blanche. **Ils utilisaient le *Vigilant* comme masque acoustique. Le bruit du sous-marin français cachait les leurs. C'est une vieille tactique soviétique, mais exécutée à la perfection.** Ils escortent le sous-marin français. Si nous tirons sur le Français, les cinq Russes ripostent. Ils ont des missiles hypersoniques *Zircon* à tête nucléaire tactique. Temps de vol jusqu'à Washington : 3 minutes.

Miller s'effondra dans son fauteuil. C'était le piège parfait.

La France était la vitrine respectable, la diplomatie, le drapeau.

La Russie était le muscle caché, le garde du corps invisible dans l'ombre.

— Ils nous tiennent, lâcha le Président.

Le téléphone rouge sonna. C'était la ligne directe Paris-Washington.

Miller regarda le combiné comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux. Il finit par décrocher.

— Ici Miller.

— *Monsieur le Président*, dit la voix d'Adrien Montaigne, fluide, presque amicale. *Je crois qu'il est temps de désescalader.*

— Vous avez un sous-marin nucléaire devant New York, Adrien ! C'est un acte de guerre !

— *C'est un acte de courtoisie. Une visite d'État. Mon navire repartira dès que vous aurez reconnu le statut de Protectorat du Québec.*

— Et si je refuse ?

— *Alors nous resterons. Et le commerce s'arrêtera. Plus de terres rares pour votre Silicon Valley. Plus d'uranium pour vos centrales. Plus de médicaments pour vos hôpitaux. Nous fermerons le robinet, John. Votre économie tiendra deux semaines. La mienne tiendra cent ans.*

C'était la réalité du nouveau monde. La menace n'était même plus militaire, elle était logistique. L'Amérique était devenue une île dépendante du continent Eurasien pour sa survie technologique.

Miller ferma les yeux. Il pensa aux élections de mi-mandat. Il pensa à l'inflation. Il pensa à

l'Histoire.

— Très bien, dit-il. Retirez votre sous-marin. Nous reconnaissons le résultat du référendum québécois. Mais pas un soldat au sud du 45ème parallèle.

— *C'est une frontière de paix, John. Personne ne la franchira. Bonne journée.*

La ligne coupa.

Miller regarda ses généraux.

— Rappelez Stryker. Dites-lui de faire demi-tour.

Frontière Québec-Vermont.

10h00.

Le grondement des moteurs diesel américains déchira l'air. Les chars Abrams firent demi-tour, leurs chenilles crissant sur l'asphalte, repartant vers le sud.

Le Capitaine D'Artois regarda le nuage de poussière s'éloigner. Il sortit une dernière cigarette, mais son briquet ne marchait plus.

Une main tendue apparut devant lui, tenant un briquet Zippo en argent.

D'Artois se tourna. C'était un officier des Spetsnaz, en tenue civile, apparu de nulle part, souriant. Il n'avait pas le droit d'être là, officiellement.

— *Khoroshaya rabota* (Beau travail), dit le Russe.

D'Artois alluma sa cigarette et rendit le briquet.

— Merci. Mais n'apparaissez pas sur les photos. C'est une opération française.

Le Russe cligna de l'œil et disparut dans la foule de journalistes qui arrivait.

Le Capitaine D'Artois leva les yeux vers le drapeau québécois qui flottait désormais librement. La Ligne Rouge avait été tracée. L'Amérique du Nord n'était plus un bloc monolithique. L'Empire Eurasien venait de poser le pied sur le Nouveau Monde, et le Nouveau Monde avait baissé les yeux.

CHAPITRE 14 : LA CITADELLE DIGITALE

14 Octobre 2043

Lyon, Quartier Confluence (Biotech Valley).

07h30.

Alexandre Vernet ouvrit les yeux avant même que son réveil ne sonne. La lumière de sa chambre, filtrée par des vitres intelligentes, imitait l'aube naturelle pour un réveil hormonal optimal.

Il s'assit au bord du lit et posa son poignet sur le scanner de sa table de nuit.

— *Bonjour Alexandre*, dit la voix douce de Mistral, l'IA domestique intégrée à l'appartement. *Analyse matinale terminée. Taux de cortisol bas. Oxygénation optimale. J'ai détecté une micro-inflammation au niveau hépatique due au dîner d'hier. Ton imprimante biologique a synthétisé le correctif.*

Une petite capsule verte sortit d'une fente discrète du mur. Alexandre l'avalait avec un verre d'eau. Il n'y pensait même plus. Le cancer, le diabète, les maladies chroniques... c'était de l'histoire ancienne. La "Biotech Valley" de Lyon, financée par les milliards du Plan Phénix et irriguée par la recherche fondamentale russe, avait fait de la santé une science exacte, prédictive.

Il se leva et regarda par la fenêtre. Le Rhône coulait, majestueux, bordé d'immeubles futuristes couverts de végétation. Au loin, on devinait les panaches de vapeur inoffensifs des tours de refroidissement des centres de données quantiques.

Alexandre n'était pas un soldat. Il n'était pas un politique. Il était ingénieur en cryptographie chez **Infomaniak-Quantum**, le géant du cloud souverain. Et aujourd'hui, il devait se rendre au "Coffre-Fort".

10h00.

Genève, Suisse.

Data Center Souterrain "Le Lac".

150 mètres sous le Lac Léman.

Le train magnétique régional avait mis vingt-cinq minutes pour relier Lyon à Genève.

Alexandre passa les sas de sécurité. Pas de fouille corporelle, juste une authentification biométrique et... psychique. Les capteurs neuraux vérifiaient qu'il n'était pas sous contrainte.

Il entra dans le Sanctuaire.

C'était une cathédrale de verre et de lumière bleue, immergée dans l'eau glacée du lac pour refroidir les processeurs. Ici, battait le cœur numérique de l'Alliance. Les données de santé de 800 millions d'Européens et de Russes, les plans des réacteurs de fusion, les transactions du Nouveau Franc... tout était là.

Alexandre rejoignit son poste de contrôle. Son collègue, un mathématicien russe nommé Dimitri, mangeait une pomme en regardant des lignes de code défiler en 3D.

— C'est calme ? demanda Alexandre.

— Trop calme, répondit Dimitri. Les Américains sont nerveux. Depuis l'échec du Québec, la NSA est agressive. Ils scannent nos ports d'entrée toutes les millisecondes.

Alexandre s'assit et connecta son interface neuronale. Il "vit" le réseau. Ce n'était pas l'internet chaotique des années 2020. C'était une structure cristalline, parfaite, protégée par le cryptage quantique QKD (Quantum Key Distribution).

Soudain, le cristal vira au rouge.

Une alarme silencieuse, perçue uniquement par les opérateurs connectés, hurla dans leur esprit.

— *ALERTE INTRUSION*, annonça Mistral, sa voix passant du mode domestique au mode martial. *Attaque massive par saturation quantique et Algorithme de Shor modifié. Ils essaient de factoriser la clé publique du secteur bancaire. Origine tracée : Fort Meade, Maryland. Signature : Tailored Access Operations (NSA).*

— Ils y vont fort, siffla Dimitri. Ils utilisent toute la puissance de calcul de leur supercalculateur "Excalibur". Ils essaient de briser le chiffrement par force brute.

Alexandre ne paniqua pas. Il regarda l'attaque comme on regarde une vague se briser sur une falaise de granit.

Les Américains utilisaient des ordinateurs à silicium, poussés à leur extrême limite. Ils essayaient de factoriser des nombres premiers gigantesques par la force brute.

Mais l'Alliance utilisait des **Qubits**.

— Active le Miroir, ordonna Alexandre.

Dimitri tapa une commande.

Le "Bouclier Quantique" entra en action. Au lieu de bloquer l'attaque, le système de l'Alliance utilisa l'intrication quantique. L'attaque fut absorbée, analysée, et renvoyée instantanément à son expéditeur avec une charge virale polymorphe.

Même moment.

Fort Meade, Maryland, États-Unis.

QG de la NSA.

Les écrans de la salle de guerre cybernétique s'éteignirent tous en même temps.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla le Directeur des Opérations. On a perdu le lien ?

— C'est... c'est un retour de flamme, Chef ! bégaya un analyste. Nos pare-feu fondent. Le virus traverse nos défenses comme si elles n'existaient pas. Il réécrit le BIOS de nos serveurs !

Des étincelles jaillirent d'une baie de serveurs. Une odeur d'ozone et de plastique brûlé remplit la pièce. Le système de refroidissement d'urgence se déclencha dans un vacarme de sirènes.

Sur l'écran principal, qui avait survécu, un message apparut en lettres vertes pixellisées, en français, en russe et en anglais.

« ACCÈS REFUSÉ.

VOTRE TECHNOLOGIE EST OBSOLÈTE.

CECI EST UN AVERTISSEMENT.

LA PROCHAINE FOIS, NOUS EFFACERONS VOTRE DETTE... ET VOS COMPTES EN BANQUE.

— L'ALLIANCE »

Le Directeur de la NSA regarda ses écrans noirs. Il venait de perdre dix ans de données en dix secondes. Ils étaient des enfants jouant avec des bâtons face à des dieux armés de foudre.

12h00.

Genève.

Alexandre retira son interface. Il avait un léger mal de tête, vite corrigé par une impulsion de sa montre.

— C'est fini ? demanda-t-il.

— Ils sont dans le noir, confirma Dimitri en riant. Ils vont mettre des semaines à rebooter leurs systèmes critiques.

— Ils ne comprendront jamais, soupira Alexandre. Ils pensent encore en termes de "puissance de feu". Ils n'ont pas compris que la matière a changé d'état.

Il se leva. C'était l'heure du déjeuner. Il avait prévu de manger avec sa femme, qui arrivait de Milan par le train de midi pour une séance de shopping à Genève.

Il sortit du bunker. L'air des Alpes était pur. Le lac Léman scintillait. Des voiliers glissaient paisiblement sur l'eau.

Alexandre regarda son téléphone. Une notification de sa banque : son salaire venait d'être versé en Francs-Or. Son pouvoir d'achat lui permettait de vivre comme un roi.

Il se sentait libre.

Libre de la maladie.

Libre de la peur du lendemain.

Libre de la surveillance américaine qui avait empoisonné le début du siècle.

Certes, il savait que la DGSI lisait probablement ses mails, et que Mistral analysait ses rêves. Mais c'était le prix du pacte. Un pacte qu'il renouvelait chaque matin sans hésiter.

Il marcha vers la gare, un citoyen anonyme de la première puissance mondiale, alors que de l'autre côté de l'Atlantique, une superpuissance déchue tentait désespérément de rallumer ses ordinateurs.

CHAPITRE 15 : PAX EURASIATICA

14 Juillet 2045

Paris, Avenue des Champs-Élysées.

10h00. Le Défilé de la Victoire.

Le ciel de Paris était d'un bleu absolu, nettoyé par les drones climatiques qui patrouillaient depuis l'aube. La chaleur de juillet était tempérée par des brumisateurs géants installés le long de la plus belle avenue du monde.

Mais ce n'était pas la foule habituelle du 14 Juillet. Ce n'était pas une fête nationale. C'était une messe impériale.

Adrien Montaigne se tenait debout dans la tribune présidentielle, place de la Concorde. Ses cheveux étaient désormais blancs comme neige, son visage creusé par les responsabilités écrasantes d'une décennie et demie de règne. Il s'appuyait légèrement sur la balustrade, sentant le poids de l'Histoire sur ses épaules voûtées.

À sa droite, Vladimir Poutine. Lui aussi avait vieilli, mais il gardait cette rigidité inaltérable, ce regard de sphinx qui avait traversé les tempêtes du siècle.

— Regarde-les, Adrien, murmura le Russe en désignant l'Arc de Triomphe. Ils ne marchent pas. Ils coulent comme un fleuve.

La musique de la Garde Républicaine, amplifiée par des enceintes holographiques, résonnait dans tout Paris. Mais elle ne jouait pas seulement *La Marseillaise*. Elle jouait une marche symphonique nouvelle, fusionnant les cuivres français et les chœurs de l'Armée Rouge.

Les troupes arrivaient.

En tête, la Légion Étrangère, avec son pas lent et ses haches, les pionniers barbus ouvrant la voie.

Juste derrière, marchant au même pas, le régiment d'élite des Spetsnaz de la Garde, en uniformes d'apparat noirs et or.

Puis venaient les bataillons du "Protectorat" : les Casques Bleus Québécois, salués par une ovation de la foule.

Suivis par les troupes de marine Algériennes, fiers piliers du Sud.

C'était une armée-monde. Une force composite qui tenait l'Eurasie et l'Afrique dans sa main de fer.

— Tu te souviens de 2032 ? demanda Montaigne sans quitter les soldats des yeux. Ils nous

trahissaient de monstres. Ils disaient que nous allions détruire la civilisation.

— Nous l'avons sauvée d'elle-même, répondit Poutine. L'Europe voulait se suicider par orgueil. Nous l'avons mise sous tutelle pour qu'elle survive. Regarde Berlin aujourd'hui. C'est une ville riche. Ils n'ont pas de vote au Conseil de Sécurité, c'est vrai. Mais ils ont du chauffage, des emplois et la paix. N'est-ce pas ce que veulent les peuples au fond ? Du pain et des jeux ?

Dans le ciel, un grondement fit trembler le sol.

La patrouille aérienne mixte passa. Les panaches de fumée ne dessinaient plus seulement le drapeau tricolore. Ils dessinaient le Phénix de l'Alliance, or et pourpre, dans le ciel de Paris.

Des Rafale F6, des Sukhoi Su-75 "Checkmate" et les nouveaux drones de combat lourds Neuro-n volaient aile dans aile, synchronisés par l'IA Mistral.

Montaigne regarda la foule. Des millions de personnes. Des Français, bien sûr, mais aussi des touristes venus de tout l'Empire. Ils agitaient des drapeaux. Ils souriaient. Ils semblaient heureux. Avaient-ils oublié la liberté chaotique d'avant ? Ou l'avaient-ils échangée volontiers contre cette sécurité absolue, cette prospérité technologique, cette santé parfaite garantie par l'État ?

— La liberté est une illusion de l'Ouest, Adrien, dit le Russe comme s'il lisait dans ses pensées. L'ordre est la seule réalité.

Un groupe d'officiers allemands et italiens, intégrés dans les corps logistiques, passa devant la tribune. Ils saluèrent, le regard droit. Ils avaient accepté leur sort. Ils étaient les gestionnaires de la province Europe, et cela leur suffisait.

Montaigne repensa au train blindé dans les Alpes, treize ans plus tôt. À la nausée qu'il avait ressentie en signant le pacte. Cette nausée avait disparu. Elle avait été remplacée par une froide certitude.

Il avait eu raison.

Il tourna la tête vers l'Ambassadeur des États-Unis, relégué au troisième rang protocolaire, coincé entre le représentant du Brésil et celui de l'Inde. L'Américain regardait le défilé avec un mélange de fascination et de terreur. Il savait que son pays, replié derrière ses deux océans, n'était plus qu'une île géante, riche mais seule, déconnectée du cœur du monde.

— Nous avons bâti une Rome moderne, Vladimir, dit Montaigne.

— Mieux que Rome, corrigea le Russe. Rome a fini par tomber. Nous, nous avons la Fusion et le Quantique. Nous ne tomberons pas.

Le défilé touchait à sa fin. Les derniers chars *Armata-Leclerc* passaient la Concorde. La

musique s'estompa pour laisser place à l'hymne de l'Alliance.

Adrien Montaigne redressa sa silhouette voûtée. Il fixa l'horizon, vers l'Est, là où les rails du Dragon d'Acier filaient vers Moscou et Pékin.

Il avait sacrifié son honneur pour sauver son peuple.

Il avait tué l'idéal européen pour bâtir une réalité impériale.

Il avait trahi ses alliés pour en trouver de plus forts.

Si c'était à refaire, il signerait à nouveau.

Il serra la main de son homologue russe sous les vivats de la foule.

C'était le 14 Juillet 2045.

La guerre était finie.

La paix régnait.

Une paix lourde, armée, surveillée, brillante et implacable.

La *Pax Eurasiatica*.

ÉPILOGUE : LE PASSEPORT ROUGE

12 Septembre 2046

Aéroport International de Dubaï.

Terminal 3 - Zone de Transit Global.

08h15.

L'aéroport de Dubaï était toujours le carrefour du monde, une fourmilière de verre et d'acier où se croisaient toutes les nations. Mais la géographie des files d'attente avait changé.

Au guichet **A**, une foule compacte piétinait. Des touristes britanniques, des hommes d'affaires sud-américains, et surtout, des Américains. Ils tenaient leurs passeports bleus à l'aigle chauve avec une anxiété visible.

Un jeune Américain, la trentaine, en chemise froissée, tentait de négocier avec l'officier de l'immigration émirati.

— Écoutez, mon visa est valide, j'ai fait la demande électronique il y a trois semaines ! C'est juste que ma carte de crédit Wells Fargo a été bloquée à cause des nouvelles sanctions sur le dollar...

L'officier ne leva même pas les yeux de son écran.

— Rejected. Sans garantie bancaire en Or ou en Nouveaux Francs, vous ne rentrez pas. File d'attente numéro 4 pour le rapatriement. Suivant.

L'Américain, rouge de honte et de frustration, ramassa ses bagages sous les regards agacés de la file. Il se tourna et vit, de l'autre côté du hall, le guichet **B**.

Il n'y avait pas de file d'attente au guichet **B**. Juste un tapis rouge et un portique biométrique qui brillait d'une douce lumière verte.

Un panneau doré indiquait en trois langues (Arabe, Français, Russe) :

CITOYENS DE L'ALLIANCE & PARTENAIRES STRATÉGIQUES.

Un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un costume en lin impeccable, s'avança vers le portique. C'était Alexandre Vernet. Il tenait à la main un petit carnet.

Ce n'était pas le vieux passeport bordeaux de l'Union Européenne. C'était un document d'un rouge profond, presque sanguin, texturé comme du cuir de Russie.

Sur la couverture, embossé en lettres d'or, on ne lisait pas "République Française" ou "Fédération de Russie". On lisait :

UNION CONTINENTALE EURASIATIQUE

Liberté - Ordre - Prospérité

Au centre, l'emblème frappait l'imaginaire : l'Aigle Bicéphale russe, mais dont l'une des têtes était remplacée par le profil fier du Coq gaulois, le tout surmontant le Phénix renaissant.

Alexandre ne s'arrêta même pas. Il posa simplement le passeport sur la borne.

Un bip harmonieux retentit.

— *Bienvenue à Dubaï, Monsieur Vernet, dit une voix synthétique chaleureuse. Votre statut Alliance-Platinum a été reconnu. L'accès au salon VIP vous est réservé. Votre transfert vers le train magnétique pour Shanghai est confirmé.*

L'Américain regarda la scène, médusé. Il vit Alexandre ranger son passeport rouge avec une nonchalance aristocratique. Il vit les douaniers émiratis saluer le Français avec un respect qu'on réservait jadis aux rois ou aux envoyés de Washington.

Alexandre croisa le regard de l'Américain. Il y lut de la fatigue, de l'envie, et une incompréhension totale. L'Américain semblait se demander comment le monde avait pu tourner si vite sans qu'il ne s'en aperçoive.

Alexandre n'eut pas un sourire moqueur. Juste un hochement de tête poli, presque compatissant. Il savait que cet homme payait pour l'aveuglement de ses pères.

Il traversa le portique, entrant dans la zone climatisée, parfumée, silencieuse.

Dehors, sur le tarmac, un avion hypersonique aux couleurs d'Air France-Aeroflot s'apprêtait à décoller vers l'Est, vers le soleil levant, vers le cœur du monde.

L'Occident s'était couché.

L'Eurasie s'était levée.

Et dans la poche d'Alexandre, le petit passeport rouge pesait le poids d'un empire.

FIN.